

100

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

ΔΗΜΟΣΙΑ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΒΕΡΟΙΑΣ

32709

COVER. 00680

A. CORNÉLIUS

Les Mystères de l'Ame

PARIS

ÉDITIONS THÉOSOPHIQUES

1, Rue Marguerin, 14^e

1912

ΕΛΛΗΝΙΚΗ

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ

ΕΛΛΗΝΙΚΗ

1945

ΕΛΛΗΝΙΚΗ

ΕΛΛΗΝΙΚΗ

Παυλός
3
1926

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Les Mystères de l'Ame

DU MÊME AUTEUR

Gnosticisme et Christianisme. Prix : 6 francs.
En vente à la Librairie de l'*Art Indépendant*,
10, rue Saint-Lazare, PARIS (IX°).

A. CORNÉLIUS

Les
Mystères de l'Ame

PARIS

ÉDITIONS THÉOSOPHIQUES

1, Rue Marguerin, 14^o

1912

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας



ΔΩΡΕΑ
ΝΙΚ. ΔΙΑΜΑΝΤΗ ΠΟΛΥΤΟΥ

ΔΗΜΟΣΙΑ ΚΕΝΤΡΙΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΒΕΡΟΙΑΣ

*Αριθμός Εισαγωγής: 32709
*Ημερ/νία Εισαγωγής: 2-10-78
Ταξινόμικός *Αριθμός: 100

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

LES MYSTÈRES DE L'ÂME

PREMIÈRE PARTIE

La conception de l'âme dans la philosophie occidentale
ancienne et moderne et dans la philosophie hindoue.

Par ma propre vertu je cherchais à connaître,
Si l'âme est en effet un souffle du Grand Être.

LAMARTINE.

Médit. poét., l. I (Philosophie).

Philosophie ancienne

Qu'est-ce que l'âme, peut-on en pénétrer la nature, est-elle distincte de la matière? Si l'on admet qu'elle soit distincte du corps qu'elle habite, comment expliquer l'union et les relations des deux substances? Si l'âme est distincte du corps, quand celui-ci périt, lui survit-elle pour ne périr jamais?

Telles sont les questions que se pose incessamment l'esprit humain, depuis qu'il est devenu pour lui-même un objet de contempla-

tion et d'étude. Ces questions qui ont reçu des solutions différentes, ont donné lieu à des théories belles ou étranges, à de brillantes hypothèses ou à de funestes erreurs.

Pascal nous dit : « Qui ne croirait, à nous voir composer toutes choses d'esprit et de corps, que ce mélange-là nous serait bien compréhensible? C'est néanmoins la chose que l'on comprend le moins. L'homme est à lui-même le plus prodigieux objet de la nature : car il ne peut concevoir ce que c'est que corps, et encore moins ce que c'est qu'esprit, et moins qu'aucune chose comment un corps peut être uni avec un esprit. C'est là le comble de ses difficultés, et cependant c'est son propre être. »

Ce passage en expliquerait au besoin d'autres du même auteur, écrits dans le même esprit, et que Voltaire a parfaitement commentés dans son *Dictionnaire philosophique*. L'homme doit-il désespérer de résoudre jamais de tels problèmes, et sur tous ces points sa raison est-elle condamnée à d'éternelles ténèbres? Faut-il donc en croire Pascal? Faut-il reléguer ces questions parmi les insolubles? A la vue des grands génies dont elles ont été l'écueil et le désespoir, en présence des erreurs et des contradictions qu'elles ont engendrées,

devons-nous les considérer comme une arène sans cesse ouverte, où tous les champions abattus l'un après l'autre n'ont d'autre perspective qu'une défaite assurée ? Ou bien, s'il nous répugne d'abdiquer tout à fait notre raison et de nous abêtir, comme le conseille Pascal, nous contenterons-nous d'exposer les différents systèmes des philosophes en tâchant d'y découvrir la Vérité.

Nous croyons fermement que sur plusieurs points, et des plus importants, l'on peut arriver à présent à se former des convictions fortes et sincères. Les progrès récents de la psychologie ont projeté sur ces questions les plus vives lumières, les travaux des historiens philosophes et l'étude de l'occultisme nous prouvent que l'esprit humain ne doit pas s'arrêter, mais poursuivre avec ardeur la route de la loi évolutive, loi régissant aussi bien le monde spirituel que le monde physique.

Nous répondrons d'abord à la question qu'est-ce que l'âme, suivant la solution dogmatique ; ensuite, nous présenterons quelques théories émises par les philosophes les mieux connus.

L'âme est ce qui pense, sent et veut, c'est l'auteur commun de toutes les modifications

intellectuelles, affectives et volontaires que la conscience nous révèle, qu'elle nous montre réunies dans un principe identique, et dont tous ces phénomènes ne sont que les modes divers, les développements, les manifestations.

Depuis Descartes la connaissance de l'âme est devenue formelle, tant comme méthode philosophique que comme motif de certitude, et maintenant on ne fait qu'énoncer une vérité banale, en disant que l'être qui souffre et jouit est le même que celui qui connaît ou qui veut. On est donc d'accord pour attribuer tous les phénomènes de la conscience à un même principe, et ce principe c'est le moi, c'est l'âme.

La philosophie débuta par le matérialisme et y demeura jusqu'à Anaxagore¹, mais ce fut un matérialisme indécis qui s'ignorait lui-même, puisqu'il ne connaissait pas son contraire. Appliquée tout entière à l'explication de la nature extérieure, la philosophie ne sortait pas des quatre éléments, et ne pouvait concevoir encore l'âme autrement que sous une forme matérielle. En général, les premiers philosophes conçurent l'âme comme une substance

1. Anaxagore appartenait à l'école ionique, il est considéré comme le fondateur du théisme philosophique. Périclès et Socrate suivirent ses leçons ; m. l'an 428 av. J.-C.

éthérée, ignée, non qu'ils la confondirent avec son enveloppe grossière, car ils parlaient déjà de son immortalité, mais ils ne trouvaient pas d'autre moyen de la distinguer des corps, que de lui attribuer la nature de ce qu'il y a de plus subtil dans la matière. Cicéron nous apprend que Phérécyde¹ fut le premier qui enseigna l'immortalité de l'âme.

Pythagore², étant un initiateur, n'a pas laissé de traité écrit. « Je ne veux pas », disait-il, « confier τὰ ἐμὰ à des choses sans vie, mais à des êtres vivants, à mes disciples. » Nous savons par les ouvrages provenant de son école, qu'il considérait l'âme comme une émanation du feu central, et un composé d'éther chaud et froid, ce qui ne l'empêchait pas d'être un nombre, mais un nombre qui se meut et une harmonie. Cette étincelle divine est susceptible de s'unir à quelque corps que ce soit, mais elle est obligée par le destin de traverser une certaine série de corps. Pythagore rapporta d'Égypte cet enseignement de la migration des âmes, qui ne semble pas encore ennobli par des idées morales. On doit aux

1. Phérécyde de Syros appartenait à l'école ionique, il naquit en 600 av. J.-C.

2. Pythagore naquit à Samos vers 540-550 av. J.-C.,

Pythagoriciens le premier essai, fort grossier encore, d'une théorie psychologique des phénomènes intérieurs, et une analyse des facultés de l'âme. La raison et l'intelligence résident dans le cerveau, les appétits (désirs) et la volonté dans le cœur.

Héraclite ¹ fait du Feu la substance primordiale de toutes choses. Pour lui, l'Esprit universel vivait aussi bien dans le feu ordinaire que dans le cerveau de l'homme. La force qui agit dans le feu comme force physique, agit sur un plan supérieur dans l'âme humaine, pour extraire de la fragile sagesse des sens la conscience de l'Éternel.

L'homme tient le milieu entre Dieu et l'animal, sa force de croissance et de puissance grandissante est son élément daïmonique ².

« Le daïmon de l'homme est sa destinée. »
Telle est la définition donnée par Héraclite à l'élément daïmonique. Pour lui, l'essence de l'homme dépasse de beaucoup sa personnalité. L'homme est le porteur de son daïmon, mais celui-ci n'est pas renfermé dans les limites de sa personnalité. La naissance et la mort

1. Héraclite naquit à Ephèse entre 535-575 av. J.-C.

2. Mot formé du terme daïmon, qui avait pour les Grecs le sens d'un esprit supérieur, d'un génie divin et bienfaisant.

n'ont d'importance que pour la personnalité humaine. L'élément daïmonique dure, et l'élément personnel périt.

La personnalité humaine n'est qu'une forme passagère, une manifestation partielle du daïmon qui l'adombre et l'illumine. Celui qui a reconnu son daïmon commence à regarder au delà de lui-même, en arrière et en avant. Ce daïmon, cette âme divine, ne remplit pas la personnalité terrestre, celle-ci n'étant qu'une des formes sous lesquelles ce daïmon, cette âme divine, se montre au jour. De multiples personnalités peuvent être l'habitat du daïmon.

La grande pensée de la réincarnation sort d'elle-même des prémices d'Héraclite, et c'est non seulement la pensée, mais l'expérience de cette migration d'âme qui en jaillit.

L'homme qui découvre l'élément daïmonique dans son être, ne le trouve pas comme une feuille immaculée, il le trouve doué de propriétés acquises par ses personnalités antérieures. Le travail accompli par une personnalité présente servira pour une personnalité future. L'Aujourd'hui n'est que le produit d'Hier, le Demain sera le produit d'Aujourd'hui. La vie présente est donc le fruit d'une vie passée, et sera la semence d'une vie future.

Héraclite ne se pose pas la question de savoir si l'homme renferme une essence éternelle, mais il se demande en quoi consiste cet élément éternel, et comment l'homme peut l'enclore et le cultiver en lui. Il est convaincu que l'homme est l'intermédiaire entre le terrestre et le divin, que le Divin vit dans l'homme, mais d'une façon humaine.

L'école atomique, dont Leucippe¹ fut un des principaux fondateurs, prit naissance à peu près à la même époque, et servit de point de départ au véritable matérialisme. Il développa la doctrine exclusive des atomes, doctrine qui, d'accord avec l'expérience, maintenait le mouvement et la pluralité. Il reconnaissait comme élément de la réalité une matière diverse qui remplit l'espace, matière dont la division aboutit à quelque chose d'indivisible. Il admit aussi le vide, comme le contraire de la réalité matérielle, quoique n'étant pas sans réalité. Leucippe chercha à expliquer l'existence et l'état du monde, par l'union et la séparation de la réalité matérielle dans ce vide.

Les atomes qui avec l'espace et le mouve-

1. Leucippe florissait vers 500 av. J.-C. ; sa patrie est inconnue.

ment forment les principes de ce système matérialiste, sont les derniers éléments du réel. Ils sont invariables, indivisibles, imperceptibles à cause de leur petitesse, remplissant un espace, étant des formes d'une infinie variété ; ceux qui sont ronds ont la propriété du mouvement. C'est par leur combinaison et leur séparation que les choses naissent et se détruisent. La position et l'ordre des atomes déterminent toutes les modifications des corps et leurs propriétés, modifications qui n'ont lieu qu'en vertu de la nécessité. L'âme elle-même n'est autre chose qu'une agrégation d'atomes ronds, d'où résultent la chaleur, le mouvement et la pensée.

Démocrite ¹, disciple de Leucippe, développa le système de son maître. Il considérait l'âme comme un agrégat d'atomes de feu de forme ronde, donnant au corps le mouvement. En atomiste conséquent, il dota la psychologie de l'hypothèse des images, espèce d'émanation des objets venant s'imprimer sur nos sens. C'est de là qu'il fit venir la sensation et la pensée. Il distingua une connaissance obscure, grossière, et une connaissance vraie. Il expli-

1. Démocrite d'Abdère, né vers 404 ou 490 ; selon d'autres 470 ou 460 av. J.-C.

que aussi, d'une manière logique, l'origine des idées relatives aux dieux, en l'attribuant d'une part à l'incapacité de comprendre les phénomènes naturels dont nous sommes témoins, et de l'autre aux impressions que nous communiquent certains Êtres, d'une grandeur énorme et d'une conformation semblable à la nôtre, qui habitent dans les airs.

Il est intéressant de noter que cette dernière idée se rapproche de celles émises dans les traités théosophiques modernes. Ceux-ci disent que dans les plans supérieurs existent des Êtres resplendissants qui guident le processus de l'ordre naturel, et dirigent des légions d'entités inférieures. Tous ces Êtres peuvent aider les hommes, leur présenter des idées élevées, et les reconforter dans leurs moments de défaillance en agissant directement sur leur mental, soit pendant le sommeil, soit par des impressions à l'état de veille.

Les idées de Leucippe et de Démocrite furent reprises environ deux siècles plus tard par Épicure ¹, qui ne fit que les développer et les formuler avec plus d'exactitude. D'après

1. Né au bourg de Gargettos près d'Athènes en 337 av. J.-C.

lui, les atomes n'ont point la propriété de penser originellement, propriété qui ne résulte que de leurs combinaisons. Il place le siège de la pensée et des passions dans la poitrine, et répartit la sensibilité dans tout le corps. Les atomes composant l'âme sont un mélange de matière ignée et de matière aérienne, combinée avec la partie la plus spiritueuse¹ du sang. L'âme, selon Épicure, est donc matérielle, et comme telle, condamnée à périr avec le corps. Elle est matérielle puisqu'elle met le corps en mouvement, et qu'elle reçoit les impressions qu'il lui communique, ce qui ne pourrait exister si elle était d'autre nature que le corps.

Anaxagore de Clazomènes² sentit le premier la véritable nature de l'âme, on pourrait l'appeler le père du spiritualisme. L'âme des hommes et celle des animaux, dit-il, sont de la même nature que l'âme du monde. Or, l'essence de cette dernière est l'intelligence, source des êtres intelligents. Cette intelligence est en même temps une force créatrice et purement spirituelle, qui a formé et régularisé l'univers

1. C'est-à-dire possédant le plus les qualités de l'esprit.

2. Né vers 500 av. J.-C.

au moyen de la matière, et celle-ci est divisible, inaltérable. La différence entre l'âme du monde et celle des hommes tient au degré de complication de la matière à laquelle elles sont unies. L'âme de l'homme est impérissable comme celle du monde.

Socrate¹ fut, dit-on, le disciple d'Anaxagore ; il embrassa sa doctrine sur Dieu et sur l'univers. Mais en vertu d'une vocation intérieure, ce précepteur du genre humain fut l'ennemi des discussions ontologiques, pressé qu'il était pour en venir à ce qu'il regardait comme la véritable fin de la philosophie, la morale. Pour lui, la religion est un hommage rendu à Dieu par la pratique de bonnes actions, et un effort assidu pour réaliser tout le bien que nos facultés nous permettent de faire. Le Dieu suprême est le premier auteur des lois morales ; son existence est attestée par l'ordre et l'harmonie de la nature, soit au dedans de l'homme, soit au dehors. C'est un être rationnel, invisible, qui se révèle par ses effets.

Socrate s'inquiéta peu de la substance de l'âme, il l'envisageait comme un être divin ou semblable à Dieu. L'homme ne peut se con-

1. Né à Athènes en 470-469.

naitre qu'en rentrant en lui-même, c'est en son âme qu'il lit les preuves de sa nature et de sa destinée immortelle.

Platon ¹ fut le digne élève de Socrate, dont il suivit les entretiens durant huit années. L'on ne peut arriver que par conjecture à la connaissance entière de son système philosophique, celui-ci ayant son côté ésotérique.

Platon enseigne que la matière et l'esprit sont distincts et tous deux éternels. L'esprit forma le monde et en combina la forme avec la matière ; il existe aussi des êtres spirituels, mais unis à des corps. La Divinité est une âme sans corps, et l'homme un corps et une âme. L'âme est une force active par elle-même, se mouvant elle-même. A cause de son union avec le corps, elle se compose de deux parties : la partie raisonnable et la partie déraisonnable ou animale, unies l'une à l'autre par le *δυμος*, ou le *δυμοειδές*. L'âme humaine est un produit de l'intelligence absolue, elle se manifeste par les idées, les sentiments et les désirs, mais tous les désirs et tous les sentiments n'ont pas leur source en elle. Ils appartiennent à une autre

1. Né à Athènes en 430 ou 429 av. J.-C., fils d'Ariston et de Perictione, de la race de Codrus et de Solon.

force, que Platon nomme animale ou irraisonnable. La partie animale a commencé avec l'emprisonnement ou exil de l'âme dans le corps. La partie raisonnable, la conscience des idées, réunit en elle les effets et les variations de cette âme animale, elle les convertit en sensations et en désirs. L'âme possède donc deux sortes d'intelligences : l'intelligence empirique et l'intelligence rationnelle. C'est cette dernière qui seule rapproche l'homme de la Divinité. Elle en porte l'immortelle empreinte, puisqu'elle trouve en elle la notion de la réalité absolue et les idées, types éternels des choses et des principes de nos connaissances. L'âme se rappelle les idées à mesure qu'elle aperçoit les copies faites à leur image dont ce monde est rempli. C'est pour elle comme le souvenir d'un état antérieur, où elle vivait sans être déjà unie à un corps.

L'existence de la raison dans l'homme fournit donc à Platon la principale preuve de la spiritualité de l'âme, et c'est de son indépendance qu'il tire celle de l'unité ; car, dit-il, si l'unité dépendait de parties composées et préexistantes, la nature de ces éléments déterminerait son action, tandis que nous voyons l'indépendance présider à ses actes. L'âme a

préexisté à son union au corps, les impressions reçues par les sens ne servent qu'à réveiller en elle le souvenir des idées reçues avant la vie. Mais si l'âme préexiste à la vie, elle lui survit.

Le dogme de l'immortalité de l'âme est formellement exposé dans *Phèdre*, dans la *République* et surtout dans *Phédon*. En effet, comment Platon n'aurait-il pas admis la survivance de l'âme, alors qu'il la considérait comme une parcelle de la Divinité, comme le Verbe incarné, et qu'il lui accordait les attributs d'immortalité et d'indépendance.

L'éminent philosophe ne s'explique pas catégoriquement sur l'état où sera l'âme immédiatement après la mort, il a seulement indiqué son opinion dans un mythe emprunté à quelque tradition orientale. C'est par celui-ci qu'il chercha à établir l'association de l'âme avec le corps. « Les âmes », dit-il, « avant cette vie habitaient chacune une étoile, leurs désirs, indignes de la spiritualité, les firent reléguer dans des corps matériels, d'où elles passeront dans d'autres plus grossiers encore, si elles continuent à s'abaisser au-dessous de leur dignité. Mais il arrive enfin un temps où elles sortent de cet abaissement, et quand elles ont

remonté et atteint degré par degré leur ancienne noblesse, elles retournent à leur demeure primitive. »

Aristote¹ fut pendant vingt ans le disciple de Platon, et exerça les forces de son rare talent d'analyse sous ce grand maître dont, pourtant, il s'éloigna peu après. La philosophie d'Aristote était, comme celle de Platon, en partie ésotérique. Le but principal de ses travaux était l'étude de la parole. L'importance qu'il accordait aux phénomènes matériels fut surtout la cause que les péripatéticiens qui lui succédèrent, devinrent tous matérialistes.

La psychologie d'Aristote peut se résumer comme suit. L'entéléchie est le principe du mouvement, elle existe par elle-même, est éternelle, immuable et entièrement distincte de la matière. Au-dessous de cette entéléchie absolue, il y a d'autres entéléchies ou âmes, soit dans les plantes, soit dans les animaux. L'âme ou entéléchie humaine est triple, c'est-à-dire se compose de trois puissances principales : l'âme végétative, l'âme sensitive, l'âme raisonnable. Les deux premières appartiennent au corps, la dernière est un produit immédiat de la sub-

1. Né à Stagire l'an 384 av. J.-C.

stance divine, une émanation de la Divinité. L'âme végétative réside dans les organes, et son agent est la chaleur. L'âme sensitive ou puissance de sentir est commune aux hommes et aux animaux, mais plus perfectionnée dans l'homme. Le sentiment est le résultat de l'organisation, ou pour nous servir de la langue d'Aristote, une forme de corps organisé; l'imagination et la mémoire en dépendent, car par sentiment, ce philosophe entend les sensations et les perceptions.

Le siège de l'âme sensitive est dans le cœur, c'est à la propagation du sang dans tout le corps que celui-ci doit de sentir dans toutes ses parties. Le cœur est donc le *sensorium commune*. Les sensations et les idées engendrent la volonté, qui met le corps en action à l'aide d'une substance éthérée unie au sang. La chaleur, le principal agent de la force sensitive, provient de la matière du ciel (éther?) répandue dans l'univers. Les forces sensibles sont donc des émanations des corps célestes. Mais la pensée de l'âme raisonnable est une force distincte du corps, venant dans l'homme du dehors, elle est semblable à l'élément des étoiles. L'âme sensitive, étant le principe de la forme de l'organisation du corps, meurt avec

lui, tandis que l'âme pensante, indépendante du corps et pouvant exister à part, est comme sa source, éternelle, impérissable, c'est une étincelle de la Divinité. Quand l'âme sensitive périt, la mémoire et la conscience périssent aussi, la personnalité est donc détruite à la mort. En conséquence, quand une âme raisonnable se combine de nouveau avec un corps humain, elle l'élève au rang d'animal raisonnable, sans toutefois se ressouvenir de sa préexistence.

Malgré la vive impulsion spiritualiste que Platon imprima aux esprits, on vit apparaître peu de temps après lui dans le monde philosophique, les idées entièrement contradictoires du stoïcisme. Quoi de plus contraire, en effet, que l'ontologie des stoïciens avec leur morale sublime, morale à laquelle pourtant ils ne peuvent jamais donner des principes solides, ni une forme systématique. Ils obéissaient au principe de l'empirisme, leur maxime fondamentale était : « Suivre la nature. »

La matière d'après eux existe de toute éternité, et tout ce qui est sort de son sein. Elle renferme deux principes : l'un passif, l'autre actif. Ce dernier est corporel comme l'autre, mais il a en propre le mouvement qu'il com-

munique à la partie passive. Dieu est le principe actif, il possède le sentiment et la pensée ayant créé des êtres qui possèdent ces qualités. L'âme de l'homme se distingue du corps en tant qu'elle émane du principe actif dont elle partage la substance. C'est un feu subtil et éthéré, mais en tant qu'individualité, l'âme est, comme le corps, périssable et meurt avec lui. Zénon ¹ peut être regardé comme le fondateur du stoïcisme.

Après le stoïcisme vint avec Sénèque² le néostoïcisme qui abandonna les doctrines ontologiques des stoïciens anciens, pour se rattacher à celle de Platon, et peut-être aussi aux dogmes du christianisme dont quelques rayons leur étaient parvenus.

Depuis lors, la philosophie réfugiée à Alexandrie après la chute des Grecs ne s'occupa plus que des recherches sur la nature divine, et des moyens d'entrer en communication avec la Divinité. Mais avant d'abandonner cette période, nous exposerons encore brièvement la doctrine de l'âme de Plotin. Sa vive imagination et les qualités supérieures dont il était doué, donnent

1. Né à Cittium en Chypre vers 340 av. J.-C.

2. Né à Cordoue l'an 2, mourut en 66. Précepteur de Néron dont il encourut la disgrâce, et qui lui donna l'ordre de s'ouvrir les veines.

un intérêt particulier à ses conceptions de l'âme.

Plotin naquit en 205 à Lycopolis en Égypte. Il développa de bonne heure dans l'école d'Ammonius Saccas ses heureuses dispositions intellectuelles. Ensuite, il passa en Orient avec l'armée de Gordien, afin d'étudier sur les lieux les doctrines orientales. Il devint un rêveur et se livra à de profondes méditations, toujours tournées vers les plans supérieurs. Il chercha par la contemplation à saisir l'Absolu, idée prise dans la philosophie de Platon.

Plotin part du principe que l'Unité est l'essence de toutes choses, qu'il faut la reconnaître en soi, non par l'entremise de la pensée ou de la réflexion, mais par un moyen bien supérieur, l'intuition immédiate qui devance la marche de la réflexion.

Tout ce qui existe par la vertu de l'Unité est un et porte en soi l'Unité. Néanmoins l'existence et l'unité ne sont point identiques, car chaque objet comprend une pluralité. L'Unité primitive est le principe de toutes choses, le bien et la perfection absolus, Dieu.

En premier lieu, il émane de cette Unité, comme la lumière émane du soleil, quelque chose d'éternel qui est ce qu'il y a de plus parfait, l'Intelligence absolue, *νοῦς*, qui contem-

ple l'Unité et qui n'existe que par elle seule. De l'Intelligence émane à son tour l'Âme, l'Âme du Monde, dont par conséquent elle est le produit. Sa relation avec l'Intelligence est la même que celle de l'Intelligence avec l'Un. L'Âme du Monde se trouve entre l'Intelligence et le monde phénoménal, elle est pénétrée et illuminée par la première, et en contact avec le dernier. L'Intelligence est la source de l'individualité monadique, elle appartient en essence et est destinée au monde intelligible ; elle comprend d'innombrables âmes individuelles qui doivent se soumettre à être gouvernées par l'Intelligence, sinon elles s'abaissent vers le sensuel et se perdent dans le fini.

« Selon Plotin », dit Tenneman, « l'Âme du Monde est l'enfant de la pensée de l'Intelligence, mais elle est à son tour productrice et créatrice. L'Intelligence, principe de l'action et de la nature extérieure, produit par la contemplation qui est son activité propre, différentes classes d'âmes, et entre autres les âmes humaines dont les facultés ont une tendance à l'élévation ou à l'abaissement. L'énergie inférieure de l'Âme du Monde est créatrice et unie à la matière, c'est la Nature. »

Cette énergie contemplative et créatrice donne

la forme à la matière, car la forme et la pensée sont unies et semblables. Tout ce qui se passe dans le monde est l'image de la contemplation. Ceci est le côté faible du système de Plotin.

Il y a deux degrés de récompenses pour les âmes. Celles qui sont pures, mais dont la purification n'est pas encore entièrement accomplie, retournent vers une étoile (plutôt une région sidérale) pour y vivre dans le même état qu'avant leur chute dans le monde de la sensation. Les âmes parfaitement pures obtiennent l'union avec Dieu.

Mais quelle est cette « rétribution » dont parle Plotin ? Ici intervient la doctrine de la métempsycose, que notre penseur rencontra partout autour de lui : parmi les Égyptiens, les Juifs et ses devanciers néo-platoniciens. Inspiré des ouvrages de Platon, il reproduit toutes les transformations ironiques et étranges du Timée et du mythe d'Er, l'Arménien.

« Les âmes qui n'ont pu s'élever au-dessus de la vie ordinaire de l'humanité, renaissent dans un corps humain. Celles qui n'ont vécu qu'une vie de sensations passent dans le corps d'animaux, ou même, si elles ont été entièrement sans énergie, si elles ont vécu d'une existence végétative, elles sont condamnées à vivre

de la vie des plantes. La pratique de simples vertus politiques (la classe inférieure qui ne renaît pas dans la forme humaine) donne le privilège d'habiter le corps d'un animal domestique, par exemple, l'abeille ; tandis que les tyrans et les hommes notoirement connus pour leurs cruautés animent des bêtes sauvages.

« Celles qui ont failli à cause d'un trop grand amour pour la musique deviennent des oiseaux chanteurs, alors que les philosophes trop spéculatifs sont transformés en aigle ou autre oiseau au vol puissant. » (Ici la verve ironique de Platon est plus qu'apparente.)

Une punition plus terrible est réservée aux criminels vraiment endurcis dans le crime. Ils descendent aux Enfers, et subissent les épouvantables punitions décrites par Platon dans la *République*.

Nous ne pouvons admettre que Platon, pas plus que Plotin, crut réellement que l'âme humaine pût renaître dans le corps d'un animal. Mais il est probable qu'acceptant la loi de la renaissance, ils ajoutèrent foi à la réincarnation d'une âme dans un corps, reflétant par le caractère de ses passions la nature d'un certain animal.

Les commentateurs de l'École d'Alexandrie

interprètent parfois Platon dans ce sens. Ainsi, d'après Plotin, dans Phèdre Platon condamne les méchants à vivre comme des bêtes. Hermès déclare en termes clairs et nets, « que l'âme humaine ne peut jamais retourner dans le corps d'un animal, et que la volonté des dieux les préserve pour toujours d'une telle disgrâce ».

Marinus nous dit que Proclus, le dernier grand maître du néo-platonisme, « était persuadé qu'il avait en lui l'âme de Nicomaque, le pythagoricien ». Dans ses commentaires sur le Timée, Proclus défend la doctrine comme suit :

« On recherche communément », dit-il, « comment les âmes humaines peuvent descendre dans le corps d'animaux sauvages. Les uns pensent, en effet, qu'il y a certaines similitudes entre les hommes et les animaux, similitudes qu'ils appellent les vies sauvages, et ils croient fermement qu'il est possible que l'essence raisonnable puisse devenir l'âme d'un animal sauvage. D'autres, au contraire, assurent qu'elles peuvent être envoyées dans des corps d'animaux, parce que toutes les âmes sont d'une seule espèce, de sorte qu'elles deviennent des loups, des panthères et des ichneumons. La saine raison nous dit que l'âme

humaine peut être logée dans des animaux, mais de manière à ce qu'elle garde sa vie propre ; c'est ainsi que l'âme dégradée peut être liée à une nature inférieure par un penchant et une similitude d'inclination. C'est là le seul mode d'insinuation que nous avons affirmé par une multitude d'arguments, dans nos commentaires sur Phèdre.

« Nous ferons toutefois remarquer que ceci est l'opinion de Platon, et nous ajouterons que dans sa *République* il dit que l'âme de Thersites suppose celle d'un singe, mais non le corps d'un singe, et que dans Phèdre, l'âme descend dans une vie sauvage et non dans un corps sauvage, la vie étant unie à sa propre âme. Il dit encore à cette place, qu'elle est changée en une nature animale, une nature animale n'étant pas un corps animal, mais une vie animale. »

Jules Simon dit, au sujet de ces interprétations contradictoires, qu'elles ont fort peu d'intérêt pour l'histoire de la philosophie de Platon, mais que nous pouvons y voir le soin que les anciens commentateurs ont mis à atténuer l'étrangeté du dogme de la métempsycose de Platon, qui n'était pas la doctrine littérale de Plotin.

Les interprétations contradictoires et les dif-

ficultés qu'offre à la critique moderne cette importante doctrine, sont dues, croyons-nous, à l'étude insuffisante de l'enveloppe spirituelle et psychique de l'homme.

Philosophie moderne

La scolastique, après le long sommeil dans lequel la philosophie venait d'être plongée, emprunta sa méthode à Aristote, et ses dogmes à la théologie chrétienne dont elle n'était que la servante.

Que devint le spiritualisme pendant le laps de temps immense qui s'écoule depuis Platon jusqu'à Descartes ? Il devint une religion. Le Christianisme recueillit ce dogme précieux, unit l'admirable morale du stoïcisme à la psychologie de Platon, et transmet à l'âge moderne ses doctrines mises à la portée de l'esprit occidental.

Quand Descartes¹ parut et ralluma le flambeau de la philosophie, les recherches recommencèrent, et, comme on devait le prévoir, le matérialisme et le spiritualisme se trouvèrent de nouveau en présence. Le rénovateur fut spiritualiste, son système philosophique a pour

1. Né à La Haye (Indre-et-Loire) en 1596.

point de départ la conscience du moi et de la pensée, d'où il conclut à l'existence de la substance pensante de l'âme. L'âme humaine jouit d'une existence propre, absolue, indépendante, ses fonctions sont de sentir, connaître, penser et vouloir. Ainsi, ce n'est pas le corps qui sent, mais l'âme, et c'est l'âme qui constitue la substance proprement dite de l'homme. Elle est immatérielle et par là même, dit Descartes, immortelle. Pour ne pas être obligé d'accorder la même prérogative aux animaux, il en fait des machines vivantes. L'âme est libre, parce qu'elle se juge libre, dans la liberté est comprise la possibilité de l'erreur. On distingue en elle des déterminations passives et actives, à ces dernières appartiennent, par leur mobile propre, toutes les opérations de la volonté, de l'imagination et de la pensée. L'âme trouve en elle l'idée d'elle-même, celle de Dieu, de l'être en soi possédant toutes les perfections, ce sont des idées innées, puisqu'elles ne peuvent venir du dehors. Il y a encore deux autres sortes d'idées : celles que nous acquérons et celles que nous engendrons.

La chaleur et le mouvement ne proviennent point de l'âme, mais des esprits animaux, et l'âme détermine la direction de ces esprits.

Descartes assigne pour siège au principe de la vie la glande pinéale, d'où les esprits vitaux se répandent dans tout le corps, et vers laquelle ils refluent ensuite. Il place l'âme dans le même organe, parce que la glande se trouve au centre de l'encéphale, c'est de là qu'elle régit les esprits vitaux et ainsi le corps. Les anciens partageaient cette idée et considéraient cet organe comme le régulateur de la circulation cérébrale. Les théosophes modernes voient en lui le troisième œil de l'homme primitif, qui s'atrophie peu à peu à cause du manque d'attention de la conscience pour le monde astral.

On peut retrouver de nos jours la glande pinéale sous le nom « d'œil pinéal » chez les reptiles, et en particulier chez les lézards, où il joue le rôle d'un troisième appareil de vision ¹. Cet œil est devenu pour le corps humain la glande pinéale. Elle a la grosseur d'un pois, est située près des tubercules quadrijumeaux antérieurs, et à peu près recouverte par un lacis de vaisseaux sanguins ainsi que par les hémisphères cérébraux. Ce petit corps,

1. E. Retterer, *Anatomie et physiologie animales*, 1893.
(Troisième œil des vertébrés ou œil pinéal.)

entièrement nerveux, est devenu dans l'homme actuel l'organe de la pensée.

Descartes se pose le premier le problème de l'influence réciproque des deux substances, problème qui n'avait pas occupé les anciens philosophes, parce qu'ils n'admettaient pas un contraste aussi prononcé entre le corps et l'âme. Mais Descartes jugeait trop profonde l'opposition des deux principes, pour qu'ils pussent avoir une action directe l'un sur l'autre. Il se contente d'admettre une simple association des deux substances, la matière et la substance pensante, et fait intervenir la Divinité pour expliquer la réciprocité d'action. Ainsi toutes les fois que le corps reçoit une modification, Dieu qui à chaque instant de la durée conserve l'existence du corps et de l'âme, prête au corps son assistance, et produit dans l'âme une modification correspondante. L'âme agit sur le corps au moyen des esprits animaux qui sont sous sa puissance, et sont ses agents pour faire exécuter au corps les mouvements qu'elle a pensés. L'âme ne conçoit pas toutes ses pensées avec la même clarté, souvent elle est arrêtée par le doute et l'indécision, ce qui atteste qu'elle n'est qu'une substance imparfaite et finie. Mais, comme nous l'avons déjà dit,

elle trouve en soi l'idée innée d'un être ou esprit absolu et parfait dont le premier attribut est l'existence : « Je pense, donc je suis. » Cette reconnaissance d'un être parfait, comme existant réellement, sert à justifier la réalité absolue de l'évidence et de la clarté dans toutes nos connaissances. La clarté et la netteté des idées est, selon Descartes, le critérium de la vérité.

Le système de Descartes amène à rechercher la théorie de la pensée et de la connaissance, ainsi que la différence qui les sépare ; il donne le coup de grâce à la scolastique et répand dans le monde de la philosophie une vie nouvelle. « Cette philosophie », dit Cousin, « malgré sa profonde originalité et son caractère tout français, est pleine de l'esprit platonicien. Descartes ne songe pas à Platon, qu'apparemment il n'a jamais lu, il ne l'imité et ne lui ressemble en rien ; cependant dès les premiers pas il se rencontre avec lui dans les mêmes régions où il parvient par un chemin différent. »

Malebranche¹, ce grand métaphysicien, développa les idées de Descartes, mais avec un tour d'esprit éminemment religieux qui donna à sa philosophie un caractère mystique. Il crut pou-

1. Né à Paris en 1658.

voir expliquer les mystères de l'âme humaine sans recourir à une sorte de panthéisme.

« L'âme humaine », dit-il, « peut arriver à la connaissance d'une infinité d'êtres et même de l'Être Infini, ce n'est pas en elle qu'elle les voit, puisqu'ils n'y sont pas, mais en Dieu. La Divinité est si étroitement unie à nos âmes par sa présence, qu'on peut dire qu'elle est le lien des esprits, comme l'espace est le lien du corps. »

Ainsi, selon Malebranche, nos idées, nos connaissances ne sont pas le propre de l'âme, mais elles appartiennent à Dieu qui nous en fait part, parce que nous sommes en lui. C'est donc Dieu qui pense en nous. Il en est de même pour l'activité : Dieu est l'auteur de tous nos mouvements, c'est lui qui agit en nous, car les créatures n'ont par elles-mêmes aucune force, toute force réside en Dieu. C'est lui qui nous mène vers le bien général, et quand notre mouvement est dirigé vers un bien particulier, ce en quoi, dit Malebranche, consiste toute liberté, ce mouvement n'en est pas un à proprement parler, c'est l'âme qui se repose et s'arrête en chemin. Ne possédant pas de force qui lui soit propre, la force empruntée qui l'anime peut interrompre son mouvement vers le bien géné-

ral. Le commerce de l'âme et du corps est un miracle continu, le corps et l'âme ne sont que des occasions, des modifications produites, Dieu seul en est la cause.

En étudiant la philosophie de Malebranche, on s'aperçoit qu'elle ne s'est pas contentée d'être spiritualiste, elle a voulu être chrétienne, mais ni dans le sens dogmatique et théologique, ni en sacrifiant la raison.

Le juif Baruch (Benoît) Spinoza entra dans la voie spéculative de l'école cartésienne avec toute la puissance d'un génie original et d'une pénétration profonde. Né à Amsterdam en 1632, il se signala dès son enfance par son ardent désir de connaître la vérité. Ses études sur les doctrines du Talmud et ses sentiments religieux, mais exempts de toute superstition, lui attirèrent beaucoup de persécutions de la part de ses coreligionnaires.

Spinoza s'était fait une loi de ne tenir pour la vérité que ce qui lui apparaissait avec toute évidence, et comme conséquence manifeste de principes suffisamment démontrés. « Dans le système qu'il tenta de former », dit Cousin¹, « il prétendit exposer les principes de la vie morale

1: *Manuel de l'Histoire de la philosophie*, t. II, p. 106.

en les déduisant, avec toute la rigueur de la méthode mathématique, des notions les plus élevées de la raison, telles que nous les avons reçues de Dieu, et c'est dans ce but qu'il donna le nom d'éthique à son système. Cet esprit de méthode et de précision scientifiques le conduisit presque jusqu'aux points les plus élevés de la spéculation, et l'amena à cette théorie remarquable préparée par Descartes, suivant laquelle il n'existe qu'une seule substance, Dieu, l'Être infini avec ses attributs infinis d'étendue et de pensée ; toutes choses finies étant de pures apparences, des déterminations ou modes de l'étendue infinie et de l'infinie pensée. La substance n'est pas un être individuel, mais elle fait le fond de toute individualité ; elle n'a point été faite, elle subsiste par elle-même (*causa sui*). Il n'y a que l'individuel, ou autrement les modifications des attributs infinis de la substance qui commencent à être, savoir : du sein de l'étendue infinie, le mouvement et le repos ; et du sein de l'infinie pensée, les modes de l'intelligence et de la volonté. Tout corps particulier, toute intelligence finie ont pour fond et pour soutien, les uns, l'étendue sans limite, les autres, la pensée absolue ; et ces deux finis forment entre eux une unité nécessaire, se cor-

respondent intimement sans qu'aucun des deux ait engendré l'autre. Toutes les choses finies, corps et âmes, sont en Dieu, Dieu est leur cause immanente (*causa naturans*) ; il n'est point lui-même une chose finie, quoique toutes les choses finies procèdent de la substance divine, et cela nécessairement et non pas en vertu d'idées et de buts prédéterminés. Il n'y a point de hasard, il n'y a qu'une nécessité unie en Dieu avec la liberté, parce qu'il est l'unique substance dont l'existence et les actes ne sont limités par aucune autre. Dieu agit en vertu d'une nécessité intérieure, inhérente aux conditions mêmes de son être, et sa volonté est inséparable de sa connaissance. Il n'existe point de causalité finale déterminée librement vers tel ou tel but, il n'existe de causalité que celle de la nature même et de sa constitution propre.

« La notion directe immédiate d'une individualité réelle et actuelle s'appelle l'esprit, l'âme (*mens*) de cette individualité ; et réciproquement cette individualité, considérée comme l'objet direct d'une telle notion, s'appelle le corps de cette âme. Ces deux choses ne forment qu'un seul et même objet, que l'on envisage tantôt sous l'attribut de la pensée, tantôt sous l'attribut de l'étendue. »

L'on peut donc dire que l'âme pour Spinoza est une idée, un mode de la pensée divine. Il la définit « l'idée du corps humain », mais pour lui les modes d'un attribut ne peuvent jamais résulter d'un autre attribut, et ne dérivent que de l'attribut spécial auquel ils se rapportent. On voit par là que les modes de la pensée peuvent être non les résultats de l'organisation, mais seulement de la pensée elle-même. L'âme est liée au corps, mais elle en est distincte et n'en est pas l'effet. Elle n'est pas une somme d'idées, mais une idée, elle est le point central, effectif, où viennent converger et se concentrer toutes les idées humaines. L'âme a donc une certaine individualité, mais elle ne s'individualise qu'en tant qu'elle pense un corps déterminé, à savoir le sien propre.

La doctrine de Spinoza fut interprétée de diverses manières, elle fut même réduite à un matérialisme athée. Voltaire l'entendait ainsi dans ces vers célèbres :

Alors un petit Juif, au long nez, au teint blême,
Pauvre, mais satisfait, pensif et retiré,
Esprit subtil et creux, moins lu que célébré,
Caché sous le manteau de Descartes son maître,
Marchant à pas comptés, s'approcha du Grand Être :

« Pardonnez-moi, dit-il, en lui parlant tout bas, Mais je crois, entre nous, que vous n'existez pas. »

Spinoza pourtant admet Dieu et le distingue du monde sans l'en séparer, mais aussi sans les confondre. Il n'aurait pas dit avec les stoïciens que « Dieu court à travers le monde », avec Héraclite que « Jupiter s'amuse dans la création », avec l'école allemande que « l'idée devient », avec Diderot « Dieu sera peut-être un jour ». Non, pour Spinoza Dieu *est*, il ne devient pas, il ne se fait pas, il ne joue pas. Tout cela n'est vrai que de la nature.

L'on peut conclure en disant que la philosophie de Spinoza réfléchit les brumes de la Hollande et le ciel enflammé de l'Orient.

Venons-en au système sublime des monades de Leibnitz ¹. Il n'existe dans l'univers, dit-il, que des forces, des unités, qu'il appelle monades. Dieu, la monade des monades, éternel, infini, un et triple, connaît seul distinctement ce que les autres monades n'aperçoivent que plus ou moins confusément, c'est-à-dire l'ensemble de l'univers. Au-dessous de cette unité, qui contient toutes les perfections, existent les

1. Né à Leipzig en 1646.

monades inférieures tirées du néant par la puissance de la monade infinie et impérissable. Toutes ces monades sont douées de perfections, mais à des degrés différents : elles sont comme des miroirs qui réfléchissent plus ou moins obscurément l'univers. La monade pure, l'atome, n'a qu'une perception indistincte, inconsciente, analogue à celle qui existe en nous, si nous étions en un état de stupeur ; mais quand la monade est douée de conscience ou de connaissance reflétant son état intérieur, elle est une âme comme celle des animaux. Si à la perception et à la conscience se joint la raison, la monade est un esprit. Dans le monde actuel ces monades spirituelles se trouvent toujours placées au centre d'une agrégation de monades pures, qui constitue le corps de cette monade centrale. Quand une agrégation de monades pures n'a pas un centre avec lequel sont en rapport les diverses parties de l'ensemble, elle forme ce que l'on appelle un corps inorganique.

Pour Leibnitz, Dieu n'est pas seulement l'être des êtres, mais la force des forces. Dieu vit et toutes ses créatures sont aussi des forces vivantes. L'âme et le corps, ces monades si différentes, agissent chacune à part, seulement,

entre l'action de l'Âme et celle du corps, le divin régulateur a constitué une infaillible harmonie. Ce grand philosophe voit dans les espaces sans fin, l'harmonie de ces milliers de substances répandues sur tous les degrés de la vie.

Un des principes de Leibnitz est que tout dans l'œuvre du Créateur va à l'infini, infinité de vie, infinité de mouvement, de progrès, de perfectionnement, immortalité de toutes les substances, surtout immortalité des âmes créées pour réfléchir la divine sagesse; immortalité des esprits, seuls faits à l'image de Dieu, et presque de sa race, ou comme les enfants de sa maison, puisque eux seuls peuvent le servir librement. Selon Leibnitz ces esprits vivent, et ils aperçoivent quelque chose de leur vie future. Ils vivent dans un état d'activité, puisque le mouvement est leur essence, dans un essor perpétuel vers de nouvelles joies et de nouvelles perfections, puisque leur force est le progrès.

Nous venons de passer en revue les conceptions de l'Âme humaine, telles que les exposaient les philosophes les mieux connus de notre monde occidental. Mais si nous tournons nos regards vers l'Orient, nous verrons que la

majeure partie de ces conceptions sont puisées dans les Livres Sacrés hindous, ces antiques monuments de la Sagesse, alors que d'autres sont de réelles intuitions de la Vérité, de cette Vérité Une qui, sous des aspects différents mais identiques quant au fond, se reflète dans l'intelligence humaine, lorsqu'elle est apte à en capter un ou plusieurs rayons.

Philosophie hindoue

La philosophie hindoue, dans sa recherche pour apprendre l'origine et la constitution de l'univers, ainsi que pour déterminer ses rapports avec l'homme, a développé trois idées principales pouvant être considérées comme dominantes :

I.— L'idée fondamentale consiste dans l'existence d'une cause première de l'univers, l'existence de l'Un premier, l'Un sans nom, sans attributs, l'Un infini, éternel, absolu, que l'homme ne saurait expliquer sans le diminuer, cet Un que nous ne pouvons ni concevoir, ni comprendre, Brahman, Dieu, la seule Réalité, car c'est l'Infini, l'Absolu, l'Éternel.

II.— La seconde idée est l'existence des trois

principes de l'univers, des principes primordiaux et fondamentaux se retrouvant à la racine de tout ce qui existe, et au delà desquels il n'y a rien. Ces trois principes sont :

1. *Atma*. — Le Soi primordial ou Soi' racine.

2. *Purusha*. — L'Esprit primordial ou Esprit racine.

3. *Prakriti*. — La Matière primordiale ou Matière racine.

Ces trois principes forment une triade qui constitue le point de vue philosophique de la trinité religieuse : Brahma, Vishnou, Shiva, dont la signification symbolique est de personnifier la Création (Brahma), la Conservation (Vishnou), l'Évolution (Shiva) de l'univers.

Shiva veut dire Bienfaiteur, sa fonction est de détruire ce qui est matériel. Or, il détruit pour libérer l'âme, afin que la vie puisse

1. Soi est le mot qui, d'une façon générale, sert à désigner l'identité de soi-même, et que chacun exprime par les mots je, moi. La philosophie se sert de ce mot soi pour désigner, par extension de son sens, le principe permanent dans l'homme, c'est-à-dire ce que nous appelons âme. Par analogie avec ce soi de l'homme ou soi individuel, elle désigne dans l'Un premier (Dieu) l'idée de l'existence immuable, éternelle, par le terme du Soi qui, par opposition au Soi individuel ou âme humaine, est le Soi universel ou Âme universelle.

renaitre et que la roue de l'évolution ne cesse de tourner.

Ces trois principes peuvent encore être désignés sous le nom de Soi-racine, Esprit-racine et Matière-racine. Ils constituent les trois aspects de la Réalité Une, de Brahman.

III. — La troisième idée que développe la philosophie indoue est celle de l'évolution de la soi conscience dans l'homme, ou simplement l'évolution de l'homme.

La soi-conscience est la conscience d'être, de se savoir exister, son évolution consiste dans l'élargissement de l'horizon de ce savoir.

Connaître l'univers dans lequel on existe, et connaître ce qu'on est soi-même, sont les deux pôles de ce savoir qui devient la connaissance de la Sagesse — Jnānam.

Le rapport de l'homme avec l'univers se définit par sa constitution même : il est ce que sont ses principes constitutifs : Atma — Purusha — Prakriti.

L'homme vivant dans un corps matériel et dans un monde matériel n'est pas heureux, tous deux sont soumis à l'évolution du principe Prakriti — Matière-racine — qui à un certain degré de l'évolution est devenue la matière visible et sensible, elle est par conséquent assujettie

aux changements, cause de la souffrance.

L'homme souffre par suite de l'ignorance de la soi-conscience peu évoluée. Tant qu'il s'identifie avec la matière, il souffre, mais quand, plus évolué, il reconnaît qu'il n'est pas Prakriti, il est libéré de cette dernière et de la souffrance. Voilà la leçon qu'il doit apprendre en évoluant à travers ses incarnations ou renaissances successives. L'homme atteint la félicité lorsqu'il arrive, par la sagesse ou connaissance, à se reconnaître comme Atma, et à voir l'identité de son principe le plus élevé avec le Soi ou l'Âme universelle.

L'acquisition de cette connaissance est un effet de l'évolution humaine à travers des vies successives et nombreuses. L'âme de l'homme renaît à l'existence terrestre, jusqu'à ce que sa soi-conscience soit assez évoluée pour arriver à s'identifier avec Atma, l'Âme universelle ou le Soi universel. La mort n'est donc point une délivrance des souffrances terrestres, puisqu'on renaît ; il n'y a qu'une vie de libération, c'est l'acquisition de la Sagesse.

La délivrance progressive des âmes humaines de la matière qui les enchaîne, sera le résultat final et inévitable de l'évolution même de notre univers. Tout doit évoluer de gré ou de force.

Toutefois, il y a possibilité pour l'homme de hâter cette évolution et d'atteindre plus tôt la libération des souffrances ou la félicité.

La philosophie vient en aide à l'homme, elle lui offre le Jnânam, la Sagesse ou la science de la Connaissance. La dualité de notre univers en évolution, fait d'Esprit-Matière, indique qu'il y a deux ordres de connaissances menant à la délivrance : celle de la Matière dont il faut se libérer, celle de l'Esprit (aspect soi-conscience) qu'il faut évoluer.

Il résulte des considérations précédentes, que le rapport de l'homme et de l'univers se résume à être une soi-conscience (une âme) en évolution dans un monde d'Esprit-Matière, également soumis à la loi de l'évolution.

Dans la deuxième partie de notre étude de l'Âme nous entretiendrons le lecteur de cette Âme du Monde, la Divinité, en nous basant sur les assertions de ces puissantes intelligences, de ces grands Instructeurs qui ont, dans une certaine mesure, perçu la réalité de ce mystérieux lien unissant tous les hommes et n'en faisant qu'un Être unique.

DEUXIÈME PARTIE

L'Ame du monde

Voici un mystère que je vous dis.

I. Corinthiens, XV, 51.

Dans cet essai le terme « Ame du Monde » ne comporte nullement la signification technique, telle que l'Ame du Monde ou Ame universelle des platoniciens ou des néo-platoniciens. « Ame » est employé ici dans un sens bien plus général, destiné à désigner le « quelque chose » enveloppant de toute part et imprégnant toute forme naturelle manifestée. Ce « quelque chose » est de la nature de la vie, de la conscience, de l'intelligence de chacun ou de tous.

Nous ne bannirons rien de notre sympathie, pas même ce qui en ces derniers temps a été appelé « inanimé », car pour notre vrai Soi, rien de ce qui existe n'est inanimé, pas même

le grain de sable, sinon il serait privé d'une âme, et le Divin serait exclu d'une partie de lui-même.

Notre point de départ sera notre être, en lequel nous trouvons une âme véhiculée ou renfermée dans un corps, habitation de « vies » innombrables, véhiculées à leur tour dans des cellules infinitésimales qui sont chacune le corps d'une âme.

L'âme de l'homme n'est cependant pas formée de ces « vies », pas plus que sa conscience n'est le produit ou la totalité de leurs consciences, ni son intelligence un composé de leurs intelligences. L'âme de l'homme est une, une unité centralisée en elle-même, indestructible, impérissable, qui ne meurt ni ne naît.

Après avoir pris ceci comme point d'appui, aidons-nous de l'analogie pour nous élever vers la région des idées, et essayons de soulever le voile du mystère existant entre l'intérieur et l'extérieur. L'analogie est la méthode la plus fructueuse pour élargir la compréhension ; sans elle, il faudrait désespérer d'acquiescer la possibilité de la connaissance.

Chaque chose, ou plutôt chaque âme, est le miroir de toute autre âme, ainsi que l'exprime Leibnitz dans sa monadologie. C'est pourquoi

nous pourrions considérer comme vains, nos aspirations à la réalité et nos efforts pour acquérir la sagesse, si le cosmos n'était pas renfermé potentiellement dans chaque atome, et si la réelle connaissance ou gnose d'une âme ne comprenait pas la connaissance de toutes les autres âmes.

Prenons ensuite comme exemple l'âme humaine renfermant un univers de « vies », et envisageons-la soit comme un soleil au centre de son système, soit comme un océan de lumière dans lequel les « vies » sont baignées. Alors peut-être concevrons-nous qu'il y a une autre vie plus puissante, une Âme divine dont les âmes humaines sont les « vies », et que nous appellerons l'Âme de l'humanité. Cette âme cependant n'est pas faite des âmes des hommes : elle est une unité par elle-même, son propre moteur, une monade. De plus, cette Âme divine est à son tour une Vie, une de ce nombre infini de « vies » d'un même degré. Mais elle surpasse ces « vies », autant que l'homme surpasse les « vies » de l'univers de son corps.

Et de plus, ce Cella qui surpasse ce Divin est à son tour... Mais pourquoi poursuivre, la série n'est-elle pas infinie ? Où pouvons-nous

mettre un terme, placer une barrière, ou limiter l'Infini? « Tu n'iras pas plus loin ! » L'intelligence, malgré sa hardiesse, se perd dans l'insondable grandeur et doit redescendre sur la terre, y replier ses ailes.

Pour concevoir l'Infinité, nous devons regarder chaque atome comme renfermant une âme et enfermé dans une âme; de même que chaque atome, animal et homme, chaque globe, système et univers, doivent être considérés comme le corps d'une âme.

Notre univers n'est ni le premier, ni le dernier de son espèce, leur nombre est infini. Et lorsque la consommation de notre présent univers s'accomplira, il y aura « une autre Parole sur la langue de l'Ineffable », ainsi que l'enseigne la gnose, car l'Ineffable parlera à l'infini. Les Brahmanes prétendent qu'il y a des « crores ¹ et des crores de Brahmas » ou d'univers.

Une infinité dans une direction de pensée est également une infinité dans une autre direction. Car les « vies » du corps ne sont-elles pas aussi les âmes d'un univers d'autres « vies » invisibles, et celles-ci, chacune à leur tour, ne

1. Terme hindou : un crore équivaut à dix millions d'années.

sont-elles pas les soleils d'univers encore plus invisibles, depuis l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment grand, le tout en Un?

Il serait erroné de croire que dans ce concept nous n'avons qu'une série infinie d'entités éternellement séparées, une division infinie, un chaos de multiplicité. Comme pour toutes les choses ici-bas, nous ne pouvons avoir de manifestation sans une réaction des contraires, nous devons prendre son concept jumeau pour le compléter.

In pluribus unum et unum in pluribus. Un en plusieurs et plusieurs en un. L'unité essentielle de toutes les âmes avec l'Âme universelle est un postulat fondamental de la Sagesse de toutes les époques. Ce qui veut dire que toutes les âmes sont d'une même essence, n'importe quelle forme les revêt.

L'Âme humaine, de même que l'Âme du petit grain de sable (ou en tout cas ce que l'on comprend comme un atome physique), a la potentialité de répandre « sa sagesse » dans la conscience universelle.

Chaque âme est douée du pouvoir de donner et de recevoir par rapport à toute autre âme, de passer par chaque stage de conscience, de se « répandre ». Tout comme l'Unique,

l'Âme universelle « se divise », pourrait-on dire, dans la manifestation en Plusieurs, se subordonnant à Elle-même, afin que chaque Âme puisse connaître et devenir toute autre Âme, en vertu de cet Amour qui est la source de l'existence.

Toute Âme aspire donc à l'union avec sa propre essence, et ceci constitue l'esprit religieux de l'humanité. Notre amour de la Sagesse et notre recherche de la Certitude est le sentier de la Connaissance des Choses divines, que nous nommons aujourd'hui Théosophie¹. Celle-ci est la synthèse de la vraie religion, de la philosophie, de la science, de la véritable aspiration, la vraie pensée et la vraie observation, que le monde recherche aveuglément.

A l'argument que nous venons d'exposer concernant les « vies » de notre corps, nous ajouterons cette pensée. Dans la vie religieuse les hommes sont les petites « vies » du corps du Maître, dont la conscience, nous pouvons le supposer, ne contient pas normalement l'entière conscience de chaque petite vie, les consciences de celles-ci étant les sensations « corporelles ». Par exemple, un homme ignore

1. La Gnose ou la science des Mystères.

dans sa conscience le travail journalier et la routine de toutes les petites vies qui forment son corps, il ne sait pas dans sa conscience si elles sont heureuses ou malheureuses, mais son corps sait que les vies de ces petites créatures constituent pour lui un corps sain ou malsain. Dans sa soi-conscience pourtant, il ne pense pas à elles, c'est par le corps qu'elles sont en contact avec lui.

Ici encore, nous essaierons d'employer l'analogie pour nous guider. Prenons un homme arrivé au stage du Maître. Le côté conscience d'un tel homme, ses pouvoirs et son intelligence ne seraient probablement pas intéressés par les détails de la vie journalière des petites vies qui constituent son corps, mais ne forment pas sa conscience. Cette dernière diffère entièrement de la leur, et c'est là, croyons-nous, le Mystère du Christ. « Dieu donna de son propre corps », c'est-à-dire, que lors de ce qu'on est convenu d'appeler « l'Avènement du Christ », toute créature, tout être, reçut en lui une impulsion éveillant en chacun d'eux certains centres de conscience qui ainsi purent se développer par la suite, et permettre à l'homme de communiquer de nouveau avec Lui.

Quant au côté corps d'un tel Maître, nous

croions que pour l'homme qui L'aime vraiment et est son disciple bien-aimé, tous les détails de sa vie personnelle acquièrent de l'importance, de l'intérêt, et qu'ainsi il est lié au Maître. Le côté corps de l'homme ayant atteint la perfection d'un Maître, peut être regardé comme attaché au Destin et aux Passions de l'humanité.

Notre Âme du Monde est donc pour nous l'Âme unique de l'humanité, et différera pour chaque âme en proportion de l'état de conscience que celle-ci aura atteint. Il n'y a pas deux âmes pareilles, tout comme il n'existe pas deux brins d'herbe ou deux grains de poussière semblables, car si cela était, il n'y aurait aucun motif pour que l'un soit à une place ou état spécial et pas l'autre, auquel cas la Raison de l'univers serait abolie.

Nous limitons le terme « monde » au cycle de manifestation de notre humanité, de notre monde actuel, en conséquence, l'incorporation collective de cette Âme divine peut être envisagée comme l'Âme du Monde. C'est à la source de son existence, à l'essence de sa nature, à ce « quelque chose » le surpassant lui-même, que l'homme a donné différents noms, dont le seul employé généralement dans le monde occiden-

tal est « Dieu ». Les croyants dévots, les religieux irréfléchis ont une tendance à limiter cet Illimitable, à cristalliser cet Océan d'existences et à matérialiser ce Cela, qu'il est presque blasphématoire de prononcer.

Il en est qui parlent de Dieu comme d'une connaissance humaine, et professent une familiarité qui outragerait nos sentiments de déférence, si leurs remarques s'adressaient à un homme sage et saint que l'on nous aurait appris à révéler. D'autres ont des notions si limitées sur le Divin, qu'ils s'attachent à des termes impropres donnant lieu à la plus vulgaire erreur. Ils traitent « d'athées » ceux qui ne veulent pas employer leur Shiboleths, parce qu'ils ne peuvent pas comprendre qu'il y a un respect de l'intelligence, supérieur aux mots et aux sentiments. Ils veulent limiter par des noms de qualités humaines ce Mystère, qui est en même temps la Source et la Fin de toutes les qualités. Si un respect aussi profond est de « l'athéisme », le langage a vraiment perdu toute signification. Accordons-nous en disant qu'une définition est impossible, le Mystère étant de nature trop élevée.

Mais pourquoi nous attacher à des termes limités ? Nous avons certainement l'infinité en

notre propre nature. Le Christ n'est-il pas le vrai Soi, il est potentiel dans tout homme, au-dessus est la « Paternité », plus haut encore le « Père de la Paternité », et plus haut toujours « l'Éternité Ineffable ». Tout cela se retrouve à l'intérieur de la nature et dans l'essence de chaque homme, rien n'est au dehors, rien à l'extérieur de nous, ni au-dessus de nous, rien qui ne soit de la même essence, tout est Cela !

Une telle foi est-elle dictée par l'orgueil de soi-même et par sa propre imagination ? Ce suprême idéal est-il la vaine exagération de l'homme personnel voulant atteindre à l'infini ? Ou bien est-ce le résultat des enseignements des grands Instructeurs du monde ? Tous ont proclamé la certitude de cette Sagesse et de cette Gnose. Il ne faut qu'une étude superficielle des diverses Écritures du monde pour voir à l'évidence que les contradictions des grands Instructeurs ne sont qu'apparentes, et que toutes leurs doctrines sont pareilles quant au fond.

« Sois humble de cœur si tu veux atteindre à la sagesse », mais ne t'abaisse point. L'humilité n'est pas la servilité, le respect n'est pas la flatterie. Comment la Divinité peut-elle

se complaire dans l'avilissement, alors qu'un homme à l'intelligence noble ne pourrait jamais l'envisager sans la plus grande pitié ?

On prétend que Daniel a dit : « Je ne suis à tes yeux qu'un ver. » Il en est qui se plaisent à répéter littéralement cette phrase sans connaître la signification du mot du mystère, et sans savoir que ce même ver, objet de mépris pour les hommes mais non pour Dieu, est le « serpent de la Sagesse », parent du Divin.

Il est du devoir de l'homme « d'adorer » la Divinité et non de l'avilir ; de présenter au Soi ce qui est « juste », et de ne pas se plaire dans l'avilissement, d'apprécier ou de rechercher la réelle valeur du Divin en qui il a son origine, en qui il vit, se meut et a son existence.

« Ainsi... travaillez à votre salut avec crainte et tremblement ; car le Travailleur en vous produit et la volonté et l'exécution, selon le bon plaisir de son Dieu ¹. »

Si ce Travailleur est l'Âme divine, pour quel motif s'humilierait-elle, s'avilirait-elle, car la vraie Puissance qui fait que l'homme travaille à son salut est cette Divinité elle-même.

1. Ep. aux Phil. ch. V, 12, 13.

Nous comprendrons à présent les paroles de Krishna dans la *Bhagavad Gita* ¹ (VII, 21, 22).

« Quelle que soit la personne divine à laquelle un homme offre son culte, j'affermis sa foi en ce dieu ;

« Tout plein de sa croyance, il s'efforce de le servir, et il obtient de lui les biens qu'il désire et dont je suis le distributeur. »

Puis encore (IX, 23) :

« Ceux mêmes qui, pleins de foi, adorent d'autres divinités, m'honorent aussi bien qu'en dehors de la règle antique. »

Krishna est l'Âme du Monde, le Soi de tous les hommes (X, 20).

« O Seigneur du Doute, je suis le Soi placé au cœur de tous les êtres. Je suis le commencement, le milieu et la fin de toutes les créatures ! »

Pour donner plus de poids à nos assertions nous recueillerons quelques témoignages de

1. La *Bhagavad Gita* ou Chant du Seigneur contient les dires d'un grand Être insérés par Vyassa, un sage, dans un des plus importants poèmes de l'antiquité, le « *Mahabharata* ». Les recherches des Hindouistes au sujet de l'ancienneté de cet ouvrage tendent à établir qu'il date d'au moins 3.137 ans avant l'ère chrétienne.

la sagesse de divers pays, races et époques, témoignages aussi convaincants pour ceux qui acceptent l'existence de l'âme, que le sont pour les savants modernes les faits acquis par la science.

La matière sur ce sujet est très abondante, et il est fort difficile de choisir çà et là un passage sans en omettre d'autres tout aussi intéressants. Nous commencerons par les plus anciennes écritures de notre race aryenne, les *Védas*, pour continuer par le plus important des *Pouranas*¹. Après, nous jetterons un regard sur le *Taoïsme*, ces croyances mystérieuses de l'Extrême-Orient. Puis, nous en viendrons à l'*Avesta*, l'ancienne Écriture des Iraniens, des Parsis. Ensuite, nous nous dirigerons vers l'Égypte et emprunterons en premier lieu des citations au *Zohar* et à d'autres écrits cabalistiques contenant des réflexions sur la sagesse des Chaldéens, des Égyptiens, ainsi que sur la Gnose égyptienne, ils nous fourniront aussi la clé des Écritures juives mal comprises. De plus, l'Égypte nous amènera à parler d'Hermès Tris-

1. Les *Pouranas* sont un recueil d'histoires, de contes et d'allégories instructives, composé pour l'usage de la partie moins instruite de la nation hindoue qui ne savait pas lire les *Védas*.

mégiste et de la Gnose christianisée de ceux qui, à présent, sont généralement connus sous le nom de Gnostiques. Ceci nous conduira vers une citation de Paul et quelques informations sur la philosophie grecque et romaine. Nous effleurons aussi les anciens systèmes attribués à Orphée et à d'autres grands Instruteurs de l'Hellas. Finalement nous mentionnerons quelques idées similaires propres aux peuples scandinaves, et une ressemblance frappante existant dans le Soufisme mahométan.

Tous les auteurs de ces Écritures, sans exception, ont raisonné sur l'Âme du Monde, l'ont célébrée par des hymnes, et ont cherché à s'unir à Elle. Ils ont glorifié ce qui se trouve dans son Essence, mais n'ont pas adoré ses grossières et éphémères manifestations, la surface changeante de la nature. Une telle idolâtrie était réservée à ces derniers temps, époque à laquelle l'intellect humain adore la terre sur laquelle son corps marche. Il a oublié d'où il vient et où il retournera. Aujourd'hui la matière est déifiée et l'idéal avili.

Tournons-nous donc d'abord vers ce mystérieux lien, le Rig Véda ¹. Nul ne sait d'où il

1. Il existe aux Indes deux ordres de traditions écrites :
I. Les « Shruti » (ce qui a été entendu : la révélation). II. Les

vient, nul ne peut dire son origine. Ceux peut-être qui savent lire dans les annales cachées du monde à partir du déluge atlantéen, pourraient nommer les Êtres qui transmirent ces documents et habitèrent dans « l'Île Sacrée ».

Parmi les prières adressées au Principe suprême, l'Âme du Monde, on remarque d'abord le célèbre Gâyatri, « le verset le plus saint des *Védas* », qui dit :

« Smriti » (ce dont on se souvient : la tradition). Les Schrutî font autorité suprême en toute matière religieuse et philosophique. Ce Vedah ou Savoir qui est à la base de la Religion, se trouve dans les quatre *Védas*, dont le Rîg Vêda est le premier. Rîg veut dire Hymne.

1. La tradition hindoue rapporte que là où l'on ne trouve aujourd'hui que des lacs salés et des déserts arides, existait, avant la conformation actuelle de notre globe, une vaste mer intérieure s'étendant sur l'Asie centrale, au nord de l'altière chaîne des Himalayas et de son prolongement occidental. Au milieu de cette mer s'élevait une île, la « fabuleuse Shamballah », que son « incomparable beauté laissait sans rivale dans le monde ». Elle était habitée par les disciples des Fils de la Volonté et de la Yoga, les « Élus » de la race lémurienne. Ils reçurent des « Fils de Dieu », non pas ceux qui « virent les filles des hommes », mais les véritables Elohims (autrement nommés dans la Kabale orientale), les grands secrets de la Nature, et les communiquèrent aux hommes. Ces derniers abusèrent des pouvoirs que ces secrets leur conférèrent. C'est pourquoi dans la suite, ceux-ci furent voilés et se perdirent pour la généralité ; seuls, quelques privilégiés les possèdent encore.

« Adorons la Suprématie de ce Soleil divin, la Divinité qui illumine tout, qui anime tout, dont tout provient, vers qui tout doit retourner, que nous invoquons pour diriger nos Intelligences vers son Saint Siègre par le sentier droit du Progrès. »

Ce mantra ¹ se trouve, sous une forme abrégée, dans le dixième Hymne du quatrième Ashtaka (le huitième) de la Samhitá (la collection) du Rig Véda. La crainte de voir ce texte profané est tellement grande, que les copistes des *Védas* s'abstiennent fréquemment de le transcrire. « Il est du devoir de tout Brahmane de le répéter mentalement dans ses prières du matin et du soir. » Le monde occidental ne possède probablement pas le texte correct, car les Brahmanes étant fiers et exclusifs, gardent avec un soin jaloux les secrets de leur religion. On peut supposer avec raison qu'un de leurs principaux mantras appartenant à l'initiation n'a pas été transcrit tel qu'il existe originellement.

Les subtiles interprétations métaphysiques et mystiques de cette formule des plus sacrées,

1. Sentence rythmée ou phonétique produisant un certain effet occulte.

et spécialement celles faites par l'école védantine, témoignent de sa sainteté. Aussi les interprétations données aux mots du mantra sont très nombreuses. Par exemple, la façon dont la phrase est exprimée peut être prise dans le sens neutre, masculin, et ainsi de suite.

L'esprit de la principale pensée du monde religieux hindou se retrouve encore dans un autre hymne qui reproduit remarquablement la plus clairvoyante intuition de l'intelligence humaine, et le sentiment d'identité avec l'Âme du Monde.

« Cette Âme (Atman) mienne qui s'élève là-haut pendant mes heures de veille comme une étincelle éthérée et qui même pendant mon sommeil fait une ascension semblable, s'élevant à une grande distance ainsi qu'une émanation de la Lumière des lumières, cette Âme peut-elle être unie par une méditation dévotionnelle à l'Esprit béni et intelligent par excellence ?

« Cette Âme mienne célèbre exactement le rite sacrificateur comme celle d'une nature inférieure remplissant ses travaux domestiques, et comme celle du sage, profondément versé dans la science, cette Âme qui fut elle-même la

première offrande placée dans toutes les créatures, peut-elle être unie par la méditation dévotionnelle à l'Esprit béni et intelligent par excellence ?

« Cette Âme mienne qui est un Rayon de la parfaite Sagesse, du pur Intellect, de l'Existence permanente, Lumière inextinguible placée à l'intérieur des corps créés, sans laquelle aucune bonne action n'est accomplie, cette Âme peut-elle être unie par la méditation dévotionnelle à l'Esprit béni et intelligent par excellence ?

« Cette Âme mienne, dans laquelle comme une Essence immortelle peut être renfermé tout ce qui est passé, présent et futur, par laquelle le sacrifice où sept ministres officient est exactement célébré avec solennité, cette Âme peut-elle être unie par la méditation dévotionnelle à l'Esprit béni et intelligent par excellence ?

« Cette Âme mienne, dans laquelle sont insérés, pareils aux rais d'une roue dans l'essieu d'une charrette, les textes saints des Védas, en laquelle est tissé ensemble tout ce qui appartient aux formes créées, cette Âme peut-elle être unie par la méditation dévotionnelle à l'Esprit béni et intelligent par excellence ?

« Cette Âme mienne qui, distribuée dans d'autres corps, guide l'humanité comme un adroit charretier conduisant par les rênes ses chevaux rapides, cette Âme peut-elle être unie par la méditation dévotionnelle à l'Esprit béni et intelligent par excellence ? »

Si une interprétation des deux derniers shlokas pouvait être tentée, nous dirions que ce que nous appelons le côté intelligent des choses, les « saints textes des *Védas* » font partie des Gnoses de Dieu. A ces Gnoses appartiennent les paroles sacrées (logoï) ou émission exacte, les sons ou les résonances au loin, allant directement de l'essieu à la circonférence et maintenant l'âme sphérique. Sans ces sons sacrés de la bouche de Brahma, le Logos ou l'Âme du Monde, nous retournerions tous à l'état d'étincelle animique.

Ces sons sacrés sont, pourrait-on dire, les rayons provenant du silence, ou les rais de l'Âme se dirigeant dans toutes les directions. Ils sont les puissances qui obligent la conscience à se répandre dans l'espace. Ils sont l'appui, le soutien de toutes les choses sphériques.

Le dernier shloka rappelle à la mémoire l'image originale de Platon. Les hommes sont

des chevaux, et nous devons nous imaginer l'âme comme des lignes de conscience les unissant tous. Ces différentes lignes de conscience sont les rênes que les Puissances Atmiques, le Charretier ou l'Âme du Monde tient en mains et avec lesquelles elle dirige. Chaque petite âme humaine est une rêne reliant l'homme au grand Charretier de l'univers.

Cet Hymne est un exemple de la théosophie contenue dans les *Védas*. Il est difficile de n'y voir, ainsi que le prétendent certains savants¹, que l'imagination d'un peuple pastoral; aussi l'étudiant en théosophie lira-t-il avec satisfaction le jugement du savant anglais Barth qui dit :

« J'ai été incapable de découvrir, ni dans le langage, ni dans la pensée du Rig Véda, cette qualité de simplicité naturelle et primitive que tant d'autres y ont vue si volontiers. La poésie qu'il contient m'apparaît au contraire d'un caractère particulièrement raffiné et artificiellement travaillé, rempli d'allégories, de réticences, de prétentions au mysticisme et de connaissances théosophiques. Le mode d'expression est tel, qu'il rappelle plus d'une fois

1. Toute l'école Weber Müllerite.

la phraséologie en usage parmi certains petits groupes d'initiés, et non le langage poétique d'une grande communauté. »

Quand les méthodes des *Védas* seront mieux comprises, on reconnaîtra que les puissances de la nature et les qualités morales de l'homme sont des aides plus efficaces pour réaliser la théogonie mystique, que ne le sont les personifications des vices et des petitesse de l'humanité. H.-W. Wallis dit à ce sujet :

« Les divinités du Rig Véda diffèrent essentiellement des dieux des Grecs, de la mythologie scandinave et de ceux du *Māhābhārata*¹, par la nature abstraite et presque impersonnelle de leur caractère. Ils sont un peu plus que les

1. Poème épique qui, avec le *Ramayana*, forme l'*Itihāsa* (histoire) ; c'est un des importants textes hindous. *Maha* veut dire grand. Le mot histoire ou épopée étant sous-entendu, *Māhābhārata* signifie la grande épopée relative aux *Bhāratas*, famille royale du Nord de l'Inde, divisée en deux camps, les *Kurus* et les *Pāndavas* entre lesquels une guerre se déclara. Cette épopée forme une véritable encyclopédie d'histoire, de morale, de religion et de philosophie. L'épisode du *Māhābhārata* a eu lieu trois mille ans environ avant J.-C. L'épopée fut écrite par un grand sage appelé *Kṛishṇa* (noir) *Dvāipayana* (né sur une île) *Veda Vyasa* qui compila et arrangea les *Védas* ; mais elle fut encore remaniée plusieurs fois dans la suite.

facteurs dans l'ordre physique et moral du monde. Aucun d'eux, excepté peut-être Indra, n'a d'existence personnelle. »

Nous pouvons ajouter aux divinités de la Grèce, de la Scandinavie et du Māhābhārata, les panthéons d'autres nations. La personnalité de leurs Indras, Zeus, Jupiters, Jéhovahs et autres est explicable, si nous nous souvenons qu'ils sont la représentation de l'esprit des périodes nationales de l'époque, et les manifestations de groupes d'intelligences, pendant la longue durée des crores des Brahmas, des Jupiters et des Jéhovahs.

Les nations occidentales devraient se remémorer leur lieu de naissance. Nous ne sommes pas des Sémites mais des Aryens, une branche plus jeune peut-être de la grande race aryenne, quoique encore des Aryens et non des Sémites. Cela étant, nous devrions suivre la sagesse de nos pères, et abandonner les grossières conceptions sur la Divinité de l'une des dernières nations sémites. Le Jéhovah d'avant l'exil est à sa place comme Dieu d'une petite tribu nomade et guerrière, mais il est tout à fait déplacé dans la religion de ceux qui prétendent être les disciples du Christ.

Un anthropomorphisme aussi naïf, rejeté

déjà par les Juifs instruits d'après l'exil, ne devrait plus exister, mais la croyance en ce Jéhovah « jaloux » et « personnel » comme seul Dieu est encore acceptée par plus d'un esprit dans le Christianisme.

Le Maître, que les Juifs appelèrent Jeschu ha-Notzri, et que l'Occident nomma Jésus le Nazaréen, prêcha non ce Dieu anthropomorphe, mais le Mystère de la divinité, le Père. Ne disait-il pas mystiquement que ses auditeurs appartenaient à leur père le diable, car ils étaient de la « semence d'Abraham », et Abraham était le gouverneur de ce monde ?

Combien de temps encore la petite intelligence humaine persistera-t-elle à nous conter la façon dont Dieu, « la grande Intelligence », créa le monde ? Combien de temps les hommes parleront-ils encore avec ignorance de Cela qui est inexprimable, et dégraderont-ils la majesté de leur âme divine dans la pauvre imagination de leur petite intelligence qui pense par les mots de leur corps ? Nos ancêtres parlaient bien plus respectueusement du Mystère des Origines, que le Rig Vêda chante comme suit :

« Il n'existait rien : ni le ciel clair,
 Ni la large voûte des cieux étendus au-dessus de nos têtes,
 Était-ce l'abîme sans fond des cieux ?
 La nuit n'existait pas — cependant rien n'était immortel ;
 Rien ne divisait le jour de la nuit,
 L'Un respirait sans souffle, de Lui-même ;
 Depuis, Lui seul exista.
 Les ténèbres régnaient, et tout au commencement était voilé
 Dans une obscurité profonde, — océan sans lumière ;
 Le germe qui sommeillait encore dans l'enveloppe
 S'entr'ouvrit sous l'influence de la chaleur ardente, en forme
 de Nature Une.

.
 Qui connaît le secret ? Qui l'a proclamé ici ?
 D'où, d'où vint cette création multiple ?
 Les dieux eux-mêmes vinrent plus tard à l'existence,
 Qui sait d'où vint cette création immense ?
 Qui connaît cela, d'où vint cette grande création,
 Si Sa volonté créa ou s'abstint ?
 Le plus haut voyant qui est au sommet des cieux
 Le sait sans doute, ou peut-être ne le sait-il pas.



« Abîmant ton regard dans l'éternité
 Avant que les fondations du monde fussent établies,

 Tu existais. Et lorsque la flamme souterraine

Rompra sa prison et détruira sa forme,
Tu seras encore, comme tu étais autrefois ;
Tu ne connaîtras aucun changement quand le temps
ne sera plus.

O pensée sans fin, divine Eternité ! »

Ci-après nous donnons une version plus littérale :

« Le non existant n'était pas, et l'existant n'était pas à cette époque ; il n'y avait ni air, ni le ciel au-dessus. Par quoi était-ce couvert ? et où ? sous un abri ou quoi ? Y avait-il de l'eau — un profond abîme ?

« Ni la mort ni l'immortalité n'existaient, il n'y avait pas de distinction entre la nuit ni le jour. Cette seule chose respirait sans vent (souffle ?) et d'elle-même. Excepté cela, il n'y avait rien.

« Des ténèbres il y avait, cachées à l'origine dans les ténèbres ; toutes choses ici étaient dans un indistinct chaos. C'était le vide couvert par le néant, c'était tout ce qu'il y avait. Cette seule chose était née par la puissance de la chaleur.

« Ainsi au commencement apparut le désir, qui était la première semence de l'intelligence. Le sage, cherchant dans le cœur, découvrit par

la pensée la naissance de l'existant dans le non existant.

« Leur ligne était tendue en travers. Qu'y avait-il en haut ? Qu'y avait-il en bas ? Il y avait les générateurs, il y avait de grandes puissances ; svadhā en bas, la présentation des offrandes en haut.

« Qui le sait en vérité ? Qui peut l'annoncer ici ? D'où naquit-elle, d'où vint cette création ? Les dieux vinrent par sa création (c'est-à-dire de la seule chose). Qui donc alors sait d'où elle est venue à l'existence ?

« D'où cette création est-elle venue à l'existence, soit qu'elle fut ordonnée ou pas ? Celui dont l'œil voit tout dans le ciel le plus haut, Celui-là le sait, ou peut-être ne le sait-il pas ¹ ? »

La grandeur de l'original peut être perçue malgré la mauvaise traduction, combien donc doit être belle la version d'un poète initié au mystère !

L'Âme du monde sait, ou peut-être ne sait-elle pas, car il y a d'autres Ames du Monde plus grandes encore. Nul ne sait vraiment, sinon l'Un, le seul Être.

1. Wallis, *Cosmogony of the Rig Veda*, pp. 59, 60.

Si nous essayons de soulever un petit coin du voile de ce grand mystère, il faut que nous le fassions en sympathisant avec la pensée du poète des vers sacrés.

La similarité existant entre cette vision de la cosmogénèse et des autres cosmogonies anciennes connues est très apparente, par exemple dans les traditions de la Chaldée, de l'Égypte, les fragments orphiques et les restes des sermons trismégistes.

Il nous semble qu'à un certain point de vue, le non existant peut être considéré comme l'Esprit ou Conscience, et ce qui existe comme la Matière. Les deux s'unissent dans le Mariage Sacré, l'Union sans fin, le grand OEuvre, afin de devenir Soi-Conscient. Ils deviennent la Forme.

La « Chaleur » est vraisemblablement le pouvoir d'expansion, une manifestation du saint Désir, le divin Eros ou Porthos grec. La « seule chose » qui naquit n'était pas même la Forme, devons-nous croire, mais la seule substance ou élément dans lequel toutes choses sont comprimées en uniformité ou essence.

Le Désir (Kama) qui naît en « la seule chose », est donc le Désir de l'Esprit pour la Matière et de la Matière pour l'Esprit, ce Désir se pro-

duit avant la Pensée. Il en est de même pour le petit cosmos ou homme, « nous pouvons dire en termes familiers à quelques-uns de nos lecteurs, que bouddhi est l'origine de l'homme ». Il se produit dans la substance bouddhique un désir de devenir soi-conscience, et alors elle se divise dans les plans mentals. Le désir est par conséquent la réalisation de l'état incomplet de l'Esprit et de la Matière.

La Gnose de la naissance de « l'existant dans le non existant » ne doit être discernée par le sage que dans la contemplation spirituelle, ce qui peut vouloir dire, que seules de telles intelligences découvrent le moyen d'élever la conscience à la soi-conscience, de changer la généralité en particularité ou en personnel.

La « ligne » dont il est question dans le shloka suivant, pourrait se prendre comme la limite faisant des généralités des particularités. Les générateurs d'en bas peuvent être regardés comme les puissances masculines, et « la présentation des offrandes » d'en haut comme la réceptivité ou résignation féminine prête à être employée, ce qui suggère la naissance de la première dualité, une division du pouvoir, de

la souffrance ou passion. Les offrandes représenteraient donc le sacrifice de l'Esprit à la Matière.

Dans le verset suivant, il est dit que les dieux proviennent de l'Unique Divinité au moment de la naissance de la première substance, ils vivent dans l'élément bouddhique. Ceci suit le vrai « Commencement » des choses. Ces dieux, descendus dans la matière, avaient d'abord acquis par eux-mêmes la soi-conscience, et ainsi, au lieu d'être de simples puissances de la nature, ils étaient devenus des dieux.

Dans le dernier vers « cette création », émission ou émanation, semble contenir la venue à l'existence du côté précis du plan des choses, conditionnées par la Grande Intelligence.

L'Âme du Monde ne sait pas. La réflexion, que l'on ne sait que ce que l'on fait soi-même, pourrait expliquer ces paroles obscures.

Pour connaître réellement une chose nous devons en être séparé, être hors d'elle, capable de nous y unir, de nous en séparer, l'un ou l'autre et les deux, car la vraie connaissance voit en dedans et au dehors. De là, sans le « péché » et « Satan » l'homme n'aurait jamais pu connaître Dieu. La première chose nécessaire pour acquérir la connaissance est de

s'en séparer pour s'y unir par l'expérience.

Venons-en à une écriture hindou-aryenne, et voyons comment la grande secte Vaishnavas célèbre la Divinité dans le Vishnou Pôurana.

« OM ! Gloire à Celui qui habite dans tous les êtres (Vāsudeva). La victoire est à Toi, Toi l'être vivant dans le cœur (Pundarīkāksha). Sois adoré, Toi la cause de l'existence de toutes choses (Vishvabhāvana). Gloire à Toi, le Seigneur des sens (Hrishiksha), l'Esprit Suprême (Mahāpuruṣha), l'Ancien par la naissance (Pūrva). »

Plus loin on lit encore :

« Salut à Toi, Qui es uniforme et multiforme, Qui pénètre tout, l'Esprit suprême d'une gloire inconcevable, et Qui es la simple existence ! Salut à Toi, ô inscrutable, qui es la Vérité et l'essence de l'oblation¹ ! Salut à Toi, ô Seigneur, dont la nature est inconnue, Qui es au-dessus

1. L'oblation est un sacrifice ou la mise à l'écart afin de percevoir, tout comme nous devons considérer une chose extérieurement pour la comprendre. Un sacrifice dans ce sens est ce qui est mis à l'écart, quelque chose de mis à part, ou qui pour certain motif, pour atteindre certain résultat, est choisi par nous comme sacré. C'est pourquoi le sacrifice comprend l'idée de limiter dans un but, de mettre à l'écart, d'enlever une fraction, ou de conserver une partie, afin que le tout puisse finalement être consacré.

de la matière primitive, Qui existes en cinq Formes : une pour les Éléments, une pour les Facultés, une pour la Matière, une pour l'Âme vivante et une pour l'Esprit Suprême !

« Manifeste Ta grâce, ô Âme de l'univers, essence de toutes les choses périssables ou éternelles, soit qu'on Te parle sous la désignation de Brahmā ¹, Vishnou, Shiva, ou de noms semblables. Je T'adore, ô Dieu ² dont la nature est indestructible, le but inscrutable, le nom même inconnu.

« Car le nom des qualités ou des caractères ne T'est pas applicable, Toi qui es Cela, le Brahmā suprême ³, éternel, inchangeable, incréé ⁴.

« Mais comme l'accomplissement de nos objectifs ne peut être atteint que par quelque forme spécifique, Tu es nommé par nous Krishna, Achyuta (l'Impérissable), Ananta (l'Infini), ou Vishnou.

« Toi (la Divinité) sans naissance, Tu es l'objet de ces personnifications, Tu es les dieux et

1. Masculin.

2. Plutôt Parameshvara, le Seigneur suprême.

3. Neutre.

4. Plutôt Aja, le sans naissance.

tous les autres êtres, Tu es le monde entier, Tu es Tout.

« Ame de l'univers, Tu es exempte de changement, et il n'existe que Toi dans toute cette existence.

« Tu es Brahmā, Pashupati ¹, Aryaman, Dhatri et Vidhatri ², Tu es Indra ³, l'Air, le Feu, le Régent des Eaux ⁴, le Dieu de la Ri-

1. Shiva, « le Seigneur des animaux sacrés ».

2. Aryaman et Dhatri sont deux des douze Adityas ou fils d'Aditi (l'illimité, l'Infini), la « Mère », qui originellement étaient sept, Mātāṇḍa, le fils « rejeté » étant le huitième. Plus tard ils devinrent les douze dieux Soleil. Vidhatri est celui qui arrange, qui dispose, le Kosmocrator ou Dēmiurge, et est ajouté comme titre à Brahmā, Vishvakarman et Kama (le Désir ou l'Amour, l'Eros des fragments orphiques). Le Dr Muir dit : « Ce Kama ou Désir, pris non dans le sens de jouissance sexuelle, mais dans le bon sens en général, est loué dans un curieux hymne de l'Atharva Vēda (le Recueil de formules sacrées et de formules d'incantation) : Kama naquit le premier [le Protogonos orphique]. Celui que ni les dieux ni les hommes n'ont égalé. Tu es supérieur à eux et pour toujours grand. »

3. Le Zeus d'Homère, habitant dans l'Æther (*Iliade*, II, 412) ; la demeure des Dieux, le Père Æther de Virgile.

4. Varuna (Ooaroona), le Régent des Eaux « Astrales » de l'Espace ; l'Uranus (Ouranos) des Grecs, qui fut mutilé et détrôné par Kronos (qui est également Chronos, le Temps ; soit par un jeu de mots mystique ou par analogie de consonance) à l'instigation de sa mère et épouse Gaea (la Terre). Des gouttes de son Sang (? le Feu) surgirent les Géants ou

chesse ¹, le Juge des Morts ² et Toi, quoique seul, Tu présides le monde avec des énergies diverses, employées dans des buts divers.

Titans, et de l'Écume (? l'Air et l'Eau mélangés) qui se rassembla dans la Mer autour de ses membres sortit Vénus Aphrodite (*Théo.* d'Hésiode, p. 180-195). Les Géants peuvent être regardés comme les grandes forces monadiques revêtues de « corps », et Aphrodite comme le plan bouddhique (Mahabouddhi).

1. Le conservateur des Trésors de la Terre, Kuvera, le Seigneur de la Terre, appelé l'Œuf des Joyaux, Ratnagarbha.

2. Antaka, celui qui Termine, un titre de Yama, le « Punisseur », le « Juge des Morts ». Un hymne védique nous apprend que Yama « fut le premier qui partit pour le monde [céleste] ». Ainsi que le dit Downson, « ce fut lui qui découvrit le chemin du foyer qui ne peut être repris : « Ceux qui naissent à présent [suivent] leur propre sentier vers le séjour d'où nos anciens pères étaient partis. » Ceci, dans la tradition la plus directe des Védas, est un glyphe de la race qui apporta :

« ... la mort dans le monde.

« Et tout notre malheur avec la perte de l'Eden. »

Mais Yama, qui dans les traditions postérieures est Pitṛipati et Pretarāja, le « Seigneur des Mânes » et le « Roi des Ombres », était aussi le Dharmarāja, le « Roi de la Justice », notre Soi qui nous juge nous-mêmes dans la claire Lumière Akashique, pendant que Chitragupta (la « Peinture » ou « l'Écriture cachée »), le scribe de Yama, lit l'empreinte de nos vertus et de nos vices sur l'Agrasandhāni ou « Grandes Archives », les Tablettes de la mémoire du monde. Yama est représenté de couleur verte et vêtu de rouge.

« Toi, identique au Rayon Solaire, Tu crées l'univers, toute la substance élémentaire est composée de ¹ Tes qualités, et Ta forme suprême est désignée par l'impérissable mot Sat ²...

« Salut à Celui qui est un avec la vraie Connaissance, Qui est et n'est pas perceptible, Gloire à Lui, le Seigneur Vāsudeva ! »

Le même mode d'adoration, et plus emphatique encore, se retrouve dans l'Hymne des Yoguis, alors que Vishnou, dans son Incarnation de Sanglier ou d'Avatar Varāha ³, éleva la Terre au-dessus des Eaux.

1. « Composé de » peut être retranché. Cette « substance » serait mieux définie comme conscience ou esprit, dans un état de qualités différentes.

2. C'est-à-dire « l'Existence ».

3. Avatar est formé de la racine tri, passant, à laquelle est ajouté le préfixe ava ; ce mot donne l'idée de descente, de quelqu'un qui descend. Suivant les *Pourānas*, l'Avatar Varāha fut le troisième qui coopéra à la manifestation du Cosmos. Sa descente marque le début de l'évolution des mammifères, suivie depuis sans interruption. Lorsqu'il apparaît, aucune terre n'est visible, les eaux du déluge ont tout submergé, les types qui doivent être produits sur la terre attendent dans les régions supérieures l'occasion de se manifester. Ce fut Varāha qui, sous la figure d'un puissant sanglier, remplit le ciel de sa forme, descendit et plongea dans les Eaux que lui seul pouvait séparer. Il ramena la terre du sein des régions inférieures, dans lesquelles elle gisait en attendant sa venue.

« Tu es, ô Dieu, il n'y a pas de condition supérieure à la Tienne. »

Puis encore, quand le Dieu Brahma loue le Suprême Hari (Vishnou) :

« Nous glorifions Celui qui est toutes choses, le Seigneur suprême et tout-puissant, sans naissance, impérissable, le Protecteur des grands Êtres de la création, l'imperceptible, l'indivisible. Nārāyaṇa ¹, le plus petit des petits, le plus grand des grands Eléments contenant toutes choses, dont toutes choses proviennent, Qui est la Fin des fins, Qui est au-dessus de l'Esprit final et est un avec l'Âme suprême, Qui est regardé comme la cause finale, la libération des Sages désireux d'être libres. »

De même que l'Avatar Krishna ², Il est

1. Le fils de Nara (l'homme), appelé ainsi parce que les Eaux (Narah) étaient sa première Aryana ou lieu de mouvement.

2. Avant le commencement de notre ère apparut l'Avatar Krishna, « le Divin Seigneur Shri-Krishna Lui-même ». La Bhāgavad Gita au quatrième Adhyāya (chapitre), shlohas 7 et 8, nous dit ce qui provoqua sa naissance dans Son univers sous la forme manifestée du Suprême : « Lorsque Dharma — la justice, la loi, — périclita, lorsque l'Adharma — l'injustice, l'illégalité — est exaltée, alors Je parais moi-même pour la protection des bons, pour la destruction des méchants, pour établir Dharma sur des bases solides, Je nais de temps en temps. »

chanté par Indra après avoir vaincu ce dernier, en ces mots :

« Qui est capable de vaincre le sans naissance, le Seigneur non formé, Qui a voulu devenir un mortel pour le bien du monde ? »

Quand Krishna est cloué par la flèche sur l'arbre ¹, le Kali Yuga ² commence, alors Arjuna, son compagnon bien-aimé, se lamente du départ de l'Esprit du Christ, le Médiateur de ce qui « unit l'Entité à la Non-Entité, comme suit :

« Hari, qui était notre force, notre puissance, notre héroïsme, notre bravoure, notre prospérité, notre éclat, nous a quittés. Il est parti ! Privé de Lui, de notre illustre Ami qui parlait toujours avec bonté, nous sommes devenus aussi faibles que si nous étions des fétus de paille. Purushottama ³, qui était la vigueur de mes armes, de mes flèches et de

1. La conscience du Christ est clouée par la flèche de la Vérité sur l'Arbre de la Vie. La flèche, venant des royaumes de la Réalité vers nos mondes d'ici-bas, est la Vérité absolue, non la Vérité relative.

2. Le Kali Yuga est une période d'« Obscurité » comprenant 432.000 jours des mortels. Il règne aujourd'hui souverainement dans l'Inde et semble coïncider avec l'Âge occidental.

3. C'est le Berger, le même que le Pasteur de la tradition occidentale.

mon arc est parti. Aussi longtemps que nous le voyions, la fortune, la renommée, la richesse ne nous ont pas abandonnés. Mais Govinda ¹ s'est retiré de parmi nous... Non seulement moi, mais la Terre a vieilli, misérable et sans force en son absence. Krishna... s'en est allé ! »

La « vigueur de mes flèches et de mon arc » semble avoir un rapport mystique avec la grande force masculine et féminine de l'univers, sans laquelle la Terre « vieillit », c'est-à-dire ne peut rajeunir, se ranimer ou se renouveler. Elle perd « sa force », ce qui veut dire, ne reflète pas la vraie Lumière.

Passons à présent à la Chine et à l'Extrême-Orient. Lao-tze ², probablement le plus grand des Maîtres chinois, enseigne ce qui suit dans son sublime ouvrage le *Tao-Tch-King* ou le « Livre de la Perfection de la Nature ³ » :

« Il fut un temps où le ciel et la terre n'existaient pas, mais seulement un espace illimité dans lequel régnait une immobilité absolue.

1. Littéralement, l'Homme suprême.

2. Vivant 600 ans avant J.-C.

3. Voir *Une étude sur la religion populaire des Chinois*, par Y.-J. de Groot. Traduit de l'allemand dans les *Annales du Musée Guinet*, II, 691 et s.

Toutes les choses visibles et invisibles, et tout ce que possède l'existence, naquirent dans cet Espace d'un Puissant Principe qui existait par Lui-même et se développa Lui-même.

« Il fit révolutionner les cieux et préserva la vie universelle. De ce Principe, ainsi que nous le déclare la Philosophie, nous ne connaissons pas le nom, c'est pourquoi il est désigné par la simple appellation de Tao, que nous ne pouvons décrire que comme étant l'Âme de la nature, l'Energie universelle de la nature ou simplement la Nature. »

Dans le livre de Frédéric-H. Balfour, intitulé *Religious Systems of the World*, se rencontre au chapitre « Taoism » le passage suivant (p. 77), qui concerne le mystérieux Tao, le Cela qui ne peut être décrit, le Principe sans nom, l'Innommable.

« On nous dit qu'Il a existé de toute éternité; Chuang-tzû, l'écrivain le plus capable de l'École Taoïste, prétend qu'il ne fut jamais une époque où Il n'exista pas. Lao-tzé, le fondateur renommé du Taoïsme, affirme que son œuvre existait avant Dieu Lui-même ¹. Il pénètre tout et il n'est aucune place où on ne Le trouve.

1. C'est le Dieu comme Logos.

Il remplit l'univers de sa grandeur et de sa sublimité, mais Il est si subtil que le bout d'un filament Le contient dans toute Sa plénitude. Il cause la révolution du soleil et de la lune dans leur orbite indiqué, et donne la vie à l'insecte le plus microscopique. Sans forme, Il est la source de toutes les formes que nous voyons ; inaudible, Il est la source de tous les sons que nous percevons ; invisible, Il est la source se trouvant derrière tous les objets visibles du monde ; inactif, Il soutient et vivifie pourtant chacun des phénomènes de l'existence. Il est impartial, impersonnel et sans passion ¹, accomplissant par ses efforts son but à l'aide de la cruauté du destin, mais répandant en abondance ses bienfaits sur tous. »

Chang-tzu dit encore :

« Il fut un temps où toutes les choses eurent un commencement. Le temps où il n'y avait pas encore de commencement, eut lui-même un commencement. Il y avait un commencement au temps où le temps qui n'avait pas de commencement n'avait pas commencé. Il y a

1. « Sans passion » parce qu'Il n'est en relation et n'a de rapports qu'avec Lui-même, tandis que la passion suggère une dualité : soi-même et un autre soi-même, soi-même et quelque chose d'autre que soi-même.

l'existence et il y a aussi la non existence. Au temps qui n'avait pas de commencement, il n'existait « Aucune chose »... Lorsque le temps qui n'avait pas de commencement n'était pas encore commencé, alors aussi n'existait « Aucune chose ». Avant, il n'y avait Aucune chose, mais on ne peut savoir par rapport à l'existence et à la non existence, ce qui existait certainement et ce qui n'existait pas. »

Ce qui précède est un spécimen de subtile spéculation métaphysique, et aussi un exemple montrant la complète insuffisance des mots pour exprimer les idées. L'intelligence se perd en essayant de se surpasser, et devient même lettre morte pour ceux qui n'ont pas vraiment atteint la contemplation de cette suprême intuition de l'humanité : l'Unité essentielle de toutes les choses.

Nul ne pourra considérer cette « Aucune chose ¹ » comme une abstraction vide et une pure négation ; elle surpasse nos concepts finis, mais n'est pas moins pour ce motif la Réalité Une. C'est la valeur réelle de ces grands problèmes qui inspirent les plus nobles concepts de l'existence et calment la crainte de la

1. C'est-à-dire n'importe quelle chose l'on puisse penser.

« mort », ainsi que le font les paroles exprimées par Lieh-tzū.

« La mort est à la vie ce que s'en aller est à venir. Comment pouvons-nous savoir que mourir ici est être né ailleurs ? Comment pouvons-nous dire si, dans leur ardent effort pour vivre, les hommes ne sont pas victimes d'une illusion ? Comment puis-je me dire si, en mourant aujourd'hui, mon sort ne sera pas bien préférable à ce qu'il était quand je naquis originellement ?... Ah ! les hommes connaissent l'effroi de la mort, mais ils ignorent son repos.

« ... Quel bonheur que de toute antiquité la mort ait été le sort commun des hommes ! C'est un repos pour l'homme bon et une disparition pour le mauvais. La mort n'est qu'un simple retour au foyer, tandis que nous qui sommes vivants, nous errons encore. »

La mort est en effet un « retour au foyer », mais un « retour au foyer » qui ne doit pas être différé jusqu'à la mort du corps. Les mystiques comprennent la signification de la phrase « ceux qui retournent au foyer », lorsqu'ils sont morts pour leur nature inférieure, car alors ils connaissent la véritable nature de cette existence illusoire d'ici-bas, bien que, comme le rapportait le Rishi Narada, mourir « était très

agréable pour ceux qui avaient oublié leur lieu de naissance ». L'Âme de l'humanité pleure sur ses enfants, qui oublient leur mère et sont des « fils prodigues ».

Feuilletons à présent les écritures de l'ancienne Perse, de ce pays qui donna au monde la sagesse de l'antique Avesta. Écrit en une langue presque indéchiffrable, son antiquité peut approximativement être comparée à celle des *Védas*, et sa langue à un des premiers rameaux de la mère du sanscrit.

Dans le système zervaniste des Mazdéens de l'Asie Mineure, Zervan Akarana, le « Temps sans limite », est l'ineffable Tout, en lui apparaît Ahura Mazda, l'Âme du Monde, dont les noms sont multiples. Il est l'Existence, la seule Existence, l'Unique qui fut, est et sera toujours. Il est le pur Esprit, l'Esprit des Esprits, Omniscient, Omnipotent, le suprême Souverain. Pour tous Il est bienfaisant, bienveillant et miséricordieux. Dans le *Dinkard* (II, 81), Il est décrit comme suit :

« Le suprême Souverain, le sage Créateur, le Soutien, le Protecteur, Celui qui donne les bonnes choses, le vertueux en action et le miséricordieux. »

Passons aux enseignements de la Cabale, nous

remarquerons aussitôt la différence de son esprit large, comparé aux choses mesquines que nous sommes habitués à rencontrer dans la tradition orthodoxe.

Salomon ben Yehudah Ibn Gebirol, de Cordoue, probablement le plus grand des adeptes cabalistes du moyen âge, loue comme suit l'Âme du Monde ou le principe suprême dans un de ses Hymnes philosophiques appelé le « Kether Malkuth » ou « La Couronne du Royaume ».

« Tu es le Dieu qui par Ta divinité soutiens toutes les choses formées, et maintiens par Ton unité toute l'existence. Tu es Dieu, et aucune distinction n'est établie entre Ta divinité, Ton unité, Ton éternité, Ton existence, parce que tout n'est qu'Un Mystère, et, bien que tous les noms puissent être distincts, tous n'ont qu'une seule signification.

« Tu es sage, la sagesse qui est la fontaine de la vie s'échappe de Toi, et comparée à Ta sagesse, toute la connaissance de l'humanité n'est que sottise.

« Tu es sage, existant de toute éternité, et la sagesse fut toujours nourrie par Toi.

« Tu es sage, et Tu n'as acquis Ta sagesse de nul autre que de Toi-même.

« Tu es sage, et par Ta sagesse Tu as créé une volonté déterminée, comme le fait l'ouvrier ou l'artiste pour tirer l'existence d'Aucune chose, comme la lumière qui s'éteint d'elle-même lorsque l'œil se clot. Tu as tiré de la lumière ce qui est la forme, sans l'empreinte d'aucun sceau, et Tu fis tout sans aucun instrument. »

L'intelligence de ce Juif instruit envisage d'une manière remarquable le mystère de la création de l'univers. La Divinité émane ou dégage de sa sagesse, qui est Elle-même, une volonté déterminée pour extraire l'existence « d'Aucune chose », la potentialité de cette même Sagesse, car nous ne pouvons nous imaginer aucune chose qui puisse La surpasser. Elle surpasse tout et chaque chose, les conceptions les plus élevées de la pensée humaine ne peuvent la concevoir. La Divinité n'est pas plus le « rien » qu'elle n'est « l'inconscience », et l'Aucune chose n'est pas plus le « rien » que la non conscience n'est l'inconscience, mais les deux sont les expressions attribuées par notre ignorance à Cela, lorsque nous assurons qu'il surpasse toutes les choses et toutes les consciences.

Nous rappellerons pour mieux établir cette

relation les paroles du *Zohar*, et nous appliquerons l'injonction qu'il contient à celles de l'Hymne du maître de la Cabale que nous venons de citer, car il est indubitable qu'il n'aurait permis à aucun de ses élèves de prendre les paroles de son instruction pour le vrai mystère, puisque le *Zohar* dit :

« Malheur à l'homme qui ne voit dans le Torah (la Loi) que de simples récits et des mots ordinaires... Chaque mot du Torah contient une signification élevée et un sublime mystère ! Les récits du Torah sont les vêtements du Torah. Malheur à celui qui prend ces vêtements pour le Torah lui-même ¹. »

Origène, le plus philosophe des Pères de l'Église, écrit à ce sujet :

« Où trouverons-nous une intelligence assez sotte pour supposer que Dieu agit comme un vulgaire laboureur, et planta un paradis dans l'Eden, du côté de l'Orient ; qu'il y plaça un arbre de vie visible et palpable, pour que si quelqu'un goûta de ses fruits avec des dents corporelles, il obtînt la vie ? De plus, l'on participait au bien et au mal en mastiquant ce que l'on cueillait de l'arbre. Et s'il est dit que

1. *Zohar*, III, fol. 152 b.

Dieu se promenait le soir dans le paradis, et qu'Adam se cacha sous un arbre, je suppose que nul ne doute que ces choses indiquent figurativement certains mystères, l'histoire s'étant passée en apparence et non en réalité¹. »

Au moment où Origène écrivit ces lignes, il était encore le disciple du platonicien Pantænus qui revenait des Indes, et fut aussi l'instructeur de Clément d'Alexandrie.

Avant d'abandonner la Cabale, nous emprunterons encore une citation au *Zohar* :

« L'Ancien des anciens, l'Inconnu des inconnus a une Forme, quoiqu'il soit aussi sans forme. Il a une Forme par laquelle l'univers est maintenu, mais Il est sans Forme ne pouvant être compris. »

De la Judée et la Chaldée passons en Egypte. Gaston Maspéro, l'égyptologue bien connu, écrit ce qui suit dans son *Histoire d'Orient*, sur les idées égyptiennes concernant l'Âme du Monde :

« Au commencement était le Nun, l'océan primordial, dans les profondeurs infinies duquel flottaient les germes des choses. De toute éternité, Dieu s'engendra et s'enfanta lui-même au

1. De principe, IV, I, 16.

sein de cette masse liquide sans forme encore et sans usage. Ce Dieu des Egyptiens était un être unique, parfait, doué d'une science et d'une intelligence certaines, incompréhensible à ce point qu'on ne peut dire en quoi il est compréhensible. Il est le un unique, celui qui existe par essence, le seul qui vive en substance, le seul générateur dans le ciel et sur la terre qui ne soit pas engendré, le père des pères, la mère des mères ¹. »

Le Dieu suprême des Mystères, que les Grecs ont connu sous le nom d'Ammon, les Egyptiens l'appelèrent Amen, dit E. de Rongé, et il ajoute : « Le nom d'Amen veut dire « caché » enveloppé et par extension « Mystère »... Ce Dieu s'appelait donc « Amen », parce qu'il représentait ce qu'il y avait de plus caché dans la Divinité ². »

Dans un hymne à Ammon Ra, parlant du nom Amen, il est dit :

« Mystérieux est Son nom plus que Ses naissances ³. »

1. Voir *Essai sur le Gnosticisme égyptien*, d'Amélineau, p. 282.

2, *Mélanges d'Archéologie*, p. 72.

3. Grebaut, *Hymne à Ammon-Ra*.

Et dans les différentes invocations que Naville a réunies sous le titre de « Litanie au Soleil », le même Dieu est appelé le « Seigneur des sphères cachées, Celui qui entre dans sa caverne mystérieuse, le Mystérieux, le « Caché ».

« Amen » semble donc éveiller l'idée de « caché », qui ne sera révélé que quand l'homme se sera élevé de nouveau jusqu'à la Grande Mère, et que la terre pourra subir de tous les côtés une « transformation magique », ou que « les choses internes seront tournées au dehors », c'est-à-dire, que ce qui est caché sera révélé dans toute sa nudité. L'on pourrait conclure en disant, que c'est le retour de la forme dans la « matrice des choses », et qu'ainsi la conscience retournera vers le Père au moyen des étincelles lumineuses cachées dans chaque atome.

« Mystérieux est Son nom même plus que Ses naissances. » Ses naissances sont les choses qu'Il amena à l'existence au moyen de son Epouse ou Syzygie, sa Volonté ou la Matière. Son nom est le vrai Son qu'Il émet hors de Lui-même, et qui oblige la Matière ou Lui-même à venir à l'existence.

Ce qui précède nous permet de citer un bel Hymne au Soleil, la manifestation extérieure et masculine de l'Âme du Monde, en lequel

nous voyons percer le même mysticisme que nous trouvons dans les psaumes initiateurs de l'Ancien Testament, et dans certains concepts du Nouveau. Voici ce qu'il dit :

« Tous les Princes du Ciel contemplent journellement sur Ta tête la gloire de la couronne du Roi. Toi, le puissant Prince, qui es la couronne du Pouvoir, qui es la couronne de la Durée de Ton gouvernement, une Image de Ta force.

« Chants de louanges au Créateur de l'Égypte, et à la Barque rayonnante du Seigneur. Fais-Toi craindre de ceux qui Te haïssent, fais rougir Tes ennemis, Seigneur et Prince de la vraie maison de l'Etoile si brillante. Toi qui as réuni Ta plantation, Toi qui vois le meurtrier de l'Homme, du Juste, ton enfant. Laisse-moi aller vers Toi, unis-moi à Toi, laisse-moi regarder la lumière de Ton Soleil, le Roi de l'univers !

« Louée soit Ta face, l'éclat de la Lumière dans le firmament, Toi le brillant Seigneur de la barque du ciel, le créateur et le gouverneur qui rend justice à tous les hommes, se réjouissant de Te voir promener dans le tissu de ta splendeur ! »

Cet hymne, comme tout écrit inspiré par la

description de l'astre du jour, peut être diversement interprété.

Le ciel serait la représentation de l'Âme spirituelle (Bouddhi), et les « Princes du ciel » les puissances de cette âme. Celles-ci peuvent être envisagées comme des puissances féminines, formant le contraste avec Atman ou l'Esprit propre.

Dans cette correspondance, « journallement » voudrait dire toute période de temps, chaque souffle de l'Esprit ou le grand Souffle dans l'homme.

« Ils contemplent Ta gloire », signifie qu'ils viennent en contact avec cette gloire, Shekinah ou Présence. Ils sont en relation déterminée avec les rayons du Soleil spirituel en état d'extase active.

La « Couronne » dénote l'état ou la puissance de la Lumière, le Soleil spirituel qui est non seulement potentiel dans le cerveau et l'intelligence, mais qui rayonne au dehors, quand l'homme cesse d'être une personnalité et commence à voir, comme qui dirait, hors de lui-même, aussi bien qu'intérieurement, alors ses forces commencent à rayonner au dehors, hors de sa personnalité.

La « couronne de la puissance » suggère la

mise en relation de soi-même, d'une manière déterminée et intelligente, avec d'autres êtres. La « durée » est la stabilité, et le « gouverneur » le contrôle sur la matière et sur autrui. L'« image » au contraire donne l'idée d'une force rayonnant au dehors, qui, comme un courant d'étincelles lumineuses, porte en elle l'entière puissance de toute la puissance du Père. L'« image » semble être une réflexion ou quelque chose de rejeté par le soi dans une condition potentielle non réelle, mais renfermant en elle son propre créateur tout entier. L'imagination dans ce sens n'est pas une faculté de l'intelligence, mais une puissance atmique spirituelle.

En d'autres mots, la distribution des « louanges » inspire l'idée d'un homme, dont les puissances de l'âme spirituelle viennent en relation régulière et déterminée avec la Puissance qui rayonne au dehors de l'Intelligence de Dieu. Cette Puissance rend l'homme capable de se mettre en rapport avec tous, ayant acquis la connaissance. C'est un contrôle permanent et stable sur la substance qui est l'autre moitié du Soi, étant une image de la Force ou Puissance de Dieu ; elle porte potentiellement en elle toutes Ses Puissances.

La « Barque rayonnante du Seigneur » peut aussi être regardée comme cette âme spirituelle, et la « maison de l'Etoile brillante » est encore le même mystère : le Bouddhi ou les étoiles atmiques spirituelles se suspendant en constellations et configurations dans le même ordre que les étoiles du ciel.

La « Plantation » est probablement la même mise en ordre du monde stellaire intérieur de la propre nature de l'homme. Elle pourrait aussi être comparée au Paradis dont les arbres de vie sont synonymes d'étoiles.

« Le meurtrier de l'Homme, du Juste, ton enfant », nous rappelle Typhon, le meurtrier d'Osiris, le Fils de l'Homme, le Justificateur ou le Juste.

Examinons à présent un autre livre de la Sagesse, et écoutons ce que nous dit Hermès Trismégiste de ce mystère. Dans le traité appelé *Poëmandrès*, l'Intelligence du monde (Paratman), « l'intelligence de l'homme parvenu au stage du Maître », se réfléchit dans l'intelligence supérieure de l'initié, et parle à sa conscience inférieure comme suit :

« Tu dis bien, ô Toi, en parlant, Moi, l'Intelligence, Moi-même, suis présent en tous les hommes, dans les saints et les bons, les purs

et les miséricordieux, les hommes qui vivent pieusement.

« Pour eux Ma présence devient une aide et ils acquièrent directement la gnose de toutes les choses, et obtiennent l'amour du Père par leur vie pure. Ils Lui offrent leurs remerciements, s'adressent à Lui pour avoir des bénédictions, chantent des hymnes et comptent sur Son ardent amour.

« Avant qu'ils abandonnent leurs corps à sa propre mort, ils se détournent avec dégoût de ces choses sur lesquelles ils agissent.

« Et qui plus est, c'est Moi, l'Intelligence, qui ne veux pas laisser les opérations échéant au corps travailler à leur but naturel. Car, étant le Portier, Je ferme toutes les entrées, et tranche les actions mentales que les énergies basses et mauvaises produisent. »

Nous essayerons d'analyser brièvement quelques allusions faites dans ce passage. Le Père est ici, comme dans les écoles analogues de philosophie mystique, ce que les Upanishads ¹

1. Le mot Upanishad est ordinairement traduit par « doctrine ésotérique ». Ces traités forment une partie des Shruti ou connaissance révélée, « de la Révélation » en un mot. Elles sont presque toutes rattachées à la partie brahmanas des Védas, comme leur troisième division. Les Orientalis-

du Véda appellent Atman dans le cosmos et l'homme. Les « hymnes » sont « l'harmonie des sphères » de la nature inférieure de l'homme, qui ne chante harmoniquement que quand l'homme devient Un avec la grande Ame de la nature. Cette idée est bien exprimée par Dryden qui dit :

Par l'harmonie, par l'harmonie céleste,
Cette forme universelle commença.
D'harmonie en harmonie,
Par toutes les notes de la gamme elle courut,
Le diapason résonnant tout entier dans l'homme.

Toutes les activités créent des sons, et lorsqu'un homme atteint réellement la conscience atmique ou spirituelle, il entend, dit-on, les atomes de son corps chanter en chœur un chant mélodieux de louanges s'adressant à lui-même ou à son Soi, qui les maintient ensemble et les oblige à résonner activement.

Quant à l'enseignement parlant du dégoût, de l'horreur éprouvés pour les sensations, il dif-

tes énumèrent plus de 150 Upanishads, et pensent que la plus ancienne a probablement été écrite six cents ans environ avant J.-C. ; mais en fait de texte authentique, il n'en existe pas la cinquième partie. Les Upanishads sont aux *Védas* ce que la Cabale est à la *Bible*.

fère de la sage instruction des Upanishads qui nous apprend que les deux, l'ardent désir et le dégoût, sont des liens égaux d'attachement, et que la pure liberté ne peut être atteinte ni par l'un ni par l'autre moyen.

A remarquer aussi la curieuse expression : l'Intelligence est le « Portier » de la grande Intelligence et de l'intelligence de l'homme, l'un gardant les portes des grands plans de l'univers, l'autre celles du petit univers.

Suivons maintenant, d'après la Gnose trismégiste, l'âme du juste dans le sentier ascendant, quand la mort surprend le corps ou que l'homme « meurt au péché », c'est-à-dire, abandonne le corruptible pour l'incorruptible.

« M'as-tu bien tout enseigné comme je le désirais, ô Intelligence, et à présent, je te prie, parle-moi en plus du sentier d'en haut, tel qu'il est actuellement pour moi.

« A ceci le Pasteur de l'homme répondit : Lorsque le corps matériel se dissout, tu abandonnes d'abord le corps seul à l'œuvre du changement, et ainsi la forme que tu avais s'évanouit, et tu abandonnes au Daïmon le sentier de ta vie, vide de son énergie. Les sensations de ton corps retournent ensuite à leur source, se séparent et ressuscitent comme éner-



gies ; la passion et le désir retournent à cette nature qui est dépourvue de raison.

« Et c'est ainsi que l'homme se hâte dans sa route ascendante vers l'Harmonie.

« A la première zone, il donne l'énergie de la croissance et de la décroissance ; à la seconde zone, l'intention des péchés, maintenant privée d'énergie ; à la troisième, l'artifice des désirs ayant perdu son énergie ; à la quatrième, son arrogance dominatrice privée de son énergie ; à la cinquième, la hardiesse impie et la témérité de l'audace n'ayant plus leur énergie ; à la sixième, la lutte pour la richesse au moyen du mal, richesse ne pouvant plus s'agrandir, et à la septième zone la fausseté enlaçante sans énergie.

« Et puis, dépouillé et avec toutes les énergies données par l'Harmonie, revêtu de sa propre puissance, il arrive à cette nature qui appartient à la Huitième, et là, avec ceux qui sont, il chante les louanges du Père.

« Ceux qui sont là, souhaitent avec joie sa bienvenue, et lui, rendu semblable à ceux qui y séjournent, entend chanter les hymnes de louanges à Dieu dans leur propre langue, par les Puissances qui sont au-dessus de la nature, et appartiennent à la Huitième.

« Et alors, ils vont en bande vers la maison du Père, de leur propre Soi, ils font abandon d'eux-mêmes aux Puissances, et ainsi, devenant les Puissances, ils sont en Dieu.

« C'est la bonne fin pour ceux qui ont atteint la Gnose — être fait un avec Dieu.

« Pourquoi différerais-tu donc ? N'est-ce pas depuis que tu as tout reçu que tu dois indiquer la voie au juste, afin qu'avec ton aide, la race de l'espèce mortelle puisse être sauvée par ton Dieu ? »

Bien des choses pourraient encore être dites sur l'ascension de la Scala santa, la véritable échelle spirituelle.

Dans l'hymne suivant, nous percevons l'idée que l'initié égyptien se faisait de cette connaissance, quoique un sujet aussi élevé entraîne aux plus grandes contradictions.

« Saint Tu es, ô Dieu, le Père des Univers.

« Saint Tu es, ô Dieu, dont la volonté se perfectionne au moyen de ses propres puissances.

« Saint Tu es, ô Dieu, qui veux être connu et es connu par les tiens propres.

« Saint Tu es, Toi qui fis par Ta Parole toutes les choses qui sont.

« Saint Tu es, Toi à l'image de qui toute la nature a été créée.

« Saint Tu es, Toi dont la nature n'a jamais reproduit la forme.

« Saint Tu es, Toi le plus puissant des Puissants.

« Saint Tu es, Toi qui surpasses toute supériorité.

« Saint Tu es, Toi au-dessus de toutes les louanges.

« Accepte les offrandes de ma pure raison, qui par l'âme et le cœur pour toujours s'élèvent vers Toi ; ô Toi, l'ineffable, l'inexprimable, dont le nom ne peut être exprimé que par le Silence. »

Dans l'hymne suivant, l'incapacité dans laquelle se trouve notre intelligence pour comprendre l'Intelligence divine est très bien rendue :

« Qui donc peut Te chanter Tes louanges ?

« Et où dois-je tourner mes yeux pour chanter Tes louanges ? En haut, en bas, en dedans, au dehors ?

« Il n'y a aucun chemin, ni aucun endroit autour de Toi, ni aucune autre chose provenant de choses qui existent. Toutes sont en Toi, toutes sont de Toi, Toi qui donnes tout et ne

prends rien, car Tu es tout et rien n'est que Tu ne sois pas.

« Et quand, ô Père, chanterais-je Tes louanges ? Car nul ne peut saisir Ton heure ni Ton temps.

« Pourquoi encore chanterai-je tes louanges ? Pour les choses que Tu as faites ou les choses que Tu n'as pas faites ? Pour les choses que Tu as rendues manifestes, ou les choses que Tu as cachées ?

« Comment de plus, chanterais-je Tes louanges ? Comme étant une partie de moi-même, comme ayant quelque chose de ma personne, comme étant autrui ?

« Car Tu es tout ce que je puis être, Tu es tout ce que je puis faire, Tu es tout ce que je puis dire.

« Car Tu es tout et il n'est rien que Tu ne sois. »

Pour toutes les grandes traditions de la religion Sagesse, en Egypte, en Phénicie, à Babylone, en Chine, en Inde et en Grèce, l'Âme du Monde est l'Intelligence symbolisée indifféremment par des personnifications qui sont soit universelles, mâles-femelles (androgynes) ou encore mâles ou femelles suivant le mode de leur opération. L'Intelligence universelle de Pythagore est un nom de la Divinité univer-

sellement reconnue par l'antiquité. Et pour le philosophe et l'initié, Athéna est la Sagesse, et Bacchus l'Intelligence divine. Nous comprendrons donc aisément pourquoi Poëmandres (lit. le Pasteur de l'homme) est la grande Intelligence, l'intelligence de tous ceux parvenus au stage du Maître.

Mais nous comprendrons plus difficilement pourquoi il y a sept sphères dans l'Harmonie, à moins que ce ne soit par analogie avec les sens, les couleurs et le schéma du septenaire des éléments chimiques suivant la loi de la périodicité. Mais soit que nous comprenions ou pas le mystère du « Nombre de la manifestation », nous devons tous devenir des musiciens et apprendre à chanter sur l'instrument à sept cordes d'Apollon, avant que « nous puissions entendre les Puissances qui sont au-dessus de la Huitième, chanter leurs hymnes de glorieuses louanges dans leur propre langue ».

Ce langage ne peut s'exprimer par notre « langue de chair ». Mais il y a des langages célestes, celui des dieux, des anges, des archanges et des daïmons, et aussi des « voix suaves » des voix venant du ciel, que les rabbins d'Israël nommaient la parole de la prophétie, la Bathkol (lit. la Fille de la voix) ou parole de la voix

céleste, ou bien encore, comme nous le disent les Actes de Jean dans la Vision de la Croix :

« Au-dessus de la Croix je vis le Seigneur Lui-même n'ayant aucune forme, mais seulement une voix qui ne m'était pas familière, une douce et aimable voix, vraiment divine. »

Nous devons apprendre à jouer sur le Luth à sept cordes du brillant Dieu Soleil, et à moduler les harmonies de notre propre nature septénaire :

Sept lettres résonnantes chantent mes louanges,
Le Dieu immortel, la Divinité toute-puissante
Le Père de tout, qui ne peut être las.
Je suis l'éternel violon de toutes les choses,
Par lequel la mélodie si doucement résonne
De la musique céleste ¹.

Multiples sont les mystères contenus dans cette idée, dont la moindre n'est pas le mystère du corps humain, le cosmos en miniature. Il est dit que le corps physique possède sept « cordes », une d'elles, pourrait-on dire, est attachée à l'extérieur dans sept directions différentes et par sept chakras (roues ou centres),

1. Oliver. *The pythagorean Triangle*, p. 175.

ainsi que les nomme la psychologie hindoue.

Celui qui pratique le mysticisme doit trouver la corde, le chakras, les directions dans l'espace et les « nommer ». A un point de vue nous pouvons dire que c'est dans le plexus solaire que la corde est entortillée ou enroulée, ceci est le centre du corps, d'où la corde personnelle va vers le côté mère des choses et rend l'homme impersonnel. Il s'agit ici du mystique et non du psychique. La triplicité de la substance (guna, qui en sanscrit signifie « fil »), — les modes qui opèrent à travers le seul élément ou substance — nous lient tous par une matière mystique à notre mère cosmique. Cette corde est attachée à ce que l'on pourrait appeler nos langes bouddhiques, et nous sommes suspendus comme un atome dans l'espace.

Nous sommes donc semblables à des enfants à leur stage primordial, nous ne pouvons pas employer notre bouche cosmique, ni dire « les paroles de la puissance », ni chanter les « doux chants ».

De même que l'enfant, l'enfant Christ, grandit, la corde devient les sept cordes de la vina¹

1. La vina est un instrument à cordes ressemblant à un luth.

traversant tout le corps, mais elles doivent vibrer harmonieusement. Leur ton ne varie pas, c'est nous qui devons apprendre à en tirer des sons mélodieux. A la fin, les trois chakras principaux du corps s'attacheront aux trois modes spirituels, les trois modes de l'activité de la puissance, et nous ne serons plus comme à présent, attachés à nos « langes » bouddhiques. Alors l'homme se relèvera, se libérera, parlera sagesse et puissance, il sera devenu l'Homme.

Arrêtons-nous un instant aux écoles gnostiques analogues à la tradition trismégiste, et détachons de leurs écrits une ou deux pensées émises par les grands Maîtres de la Gnose christianisée.

Épiphanes, en décrivant la cérémonie par laquelle les Héracléonites préparaient un de leurs frères à entrer dans le monde de l'au-delà, cite comme suit, les paroles permettant à l'âme de briser les sceaux et d'enfoncer les portes de l'Invisible à son passage vers le repos.

« Moi, le Fils du Père, le Père préexistant, mais le Fils dans l'existence présente, Je viens pour contempler toutes les choses, tant les choses autres à mon propre, que celles de mon propre et les choses non entièrement autres à mon propre, mais à Achamoth qui est féminine,

et les fit par elle-même. Mais ma race provient du Préexistant, et Je retourne vers mon propre, d'où Je suis venu¹. »

Les Hindous appellent ce qui précède un mantra, une formule de puissance pour tenir l'intelligence dans le ton et la maintenir sur les bases supérieures de son être spirituel. Il est d'un intérêt spécial de donner l'esprit de la formule, presque intraductible, du livre communément appelé le *Livre des Morts*.

Il fait connaître la raison de la descente, de la venue à l'existence. Les choses lui appartenant sont les « choses spirituelles qui sont » ; les choses d'Achamoth (un nom hébreu de la Sagesse) sont celles de la matière, celles que la Sagesse par la nature de sa substance a amenées par elle-même à l'existence sans son Seigneur, l'Intelligence, ces choses sont autres que les siennes propres, et pourtant pas entièrement autres, car elle est son épouse.

L'homme dont il est question, s'étant créé ainsi lui-même, est une race et non une individualité.

Il existait un grand nombre de formules mystiques de ce genre, contenant des vérités

1. Adv. Hær. I, XXI, 5.

cachées, que les vrais théosophes reconnaissent facilement, tel que, par exemple : l'emmagasinement de la moisson des expériences de la vie par l'intelligence supérieure, cité par Épiphané et extrait de l'Évangile de Philippe.

« Je me reconnus et me rassemblai de tous les côtés, je ne semai pas d'enfants pour ton Gouverneur, mais j'arrachai ses racines et rassemblai mes membres partout dispersés. Je sais qui (tu es), car je suis des royaumes d'en haut. »

C'est l'apologie ou défense de l'âme du vrai initié, lorsqu'elle passe par les royaumes du monde invisible, chacune d'elles est à la charge d'un gouverneur, le ministre du gouverneur de la Mort. De même que le Logos rassemble ses enfants (les étincelles lumineuses, logoï, anges ou intelligences divines des hommes), les Atomes des membres de Son corps, et les reprend à Son foyer, dans son sein, ainsi l'intelligence supérieure de l'homme, l'Ego, rassemble à son tour ses membres et devient l'Osirifié.

« Je me reconnus » ou « Je me suis reconnu », c'est-à-dire, j'ai vécu rayonnant à travers de multiples vies, mais maintenant je sais qui je suis, je connais mon Soi, j'ai développé ma conscience.

Le temps de retourner, de rassembler tous mes atomes de matière, est venu. Mais avant que ne survienne le temps de la véritable réalisation, l'homme doit aussi rayonner à travers chaque atome par la puissance du grand amour et de la grande sympathie, il doit passer partout avant d'être cosmique.

De cette manière, nous pouvons comprendre qu'un tel être dise : « J'ai vécu rayonnant à travers de multiples vies », envoyant mes potentialités spirituelles ou rayons dans les choses extérieures. Je me suis rassemblé en moi-même, en mon vrai Soi, après avoir passé par la diversité atomique. Je deviens maintenant conscient de Toi, l'Âme du Monde, car je suis un avec l'Unique d'en haut.

Jetons en passant un regard sur quelques-unes des « hérésies » de ces grands Gnostiques.

Dans la tradition de « Simon », l'Âme du Monde est symbolisée par le Feu, et dans le livre intitulé *La Grande Révélation*, il est dit : « Celui qui fut, qui est et qui sera. »

Après lui, Ménandre et Saturnilus, son disciple, la nommèrent « le Père Inconnu ».

Le célèbre maître de la Gnose, Basilide, donna à cet Inconnaissable plusieurs noms, parmi lesquels Abrasax, probablement un nom

formé des caractères alphabétiques de la langue du Mystère. C'était le Père sans naissance, le « Non-né ».

Ceci convenait à la compréhension du « grand nombre », mais pour le « petit nombre », il y avait un enseignement plus élevé.

« Rien n'était, car ce « néant » n'était pas le néant des choses qui sont. En écoutant la conjecture et la chicane mentale, il n'y avait absolument rien, pas même l'Unique. Quand j'emploie le mot « était » je ne veux pas dire qu'il existait, je n'emploie l'expression « il n'y avait absolument rien » que pour donner quelque suggestion de ce que je désire indiquer. Car ce néant n'est pas seulement ce qu'on appelle l'Ineffable, il est plus élevé; ce qui est réellement ineffable n'est pas nommé ineffable, mais est supérieur à tous les noms usités ¹. »

Carpocrates, le suivant en date, parle de la même manière que Satornilus du Père Inconnu : « Celui qui n'est pas engendré ² »

Enfin, l'Âme ou l'Intelligence du Monde de la Gnose Valentinienne est appelée Bythos, la

1. Voir *Gnosticisme et Chistianisme*, p. 171, de A. Cornélius.

2. Hippol. *Philosophumena*, VIII, 4.

Profondeur, d'où proviennent tous les Eons ou Eternités spirituelles. Elle ne fut appelée le Père que lorsque la première Syzygie ou Couple, Sigè (Silence), émana dans toute l'Unité. C'était peut-être d'une certaine manière le Nun des Egyptiens dont il est dit :

« Tu es le Premier-né des Dieux, Toi duquel je suis né ». Puis encore, « Tu es l'Unique qui s'est créé Lui-même », comme nous lisons dans le *Livre des Morts*.

Examinons à présent l'enseignement gnostique que l'apôtre Paul donne dans sa lettre aux Colossiens (i, 12-19). « Rendons grâce au Père qui nous a rendus capables d'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière, et qui nous a délivrés de la puissance des ténèbres, et nous a fait passer dans le royaume de son Fils bien-aimé en qui nous avons la rédemption ¹, la rémission des péchés.

« C'est lui qui est l'image du Dieu invisible, le premier-né de toutes les créatures ².

« Car c'est par Lui qu'ont été créées toutes les choses qui sont dans les cieux et sur la terre, les visibles et les invisibles, soit les trônes ou

1. Il est des textes qui ajoutent « par son sang », mais ce ne sont pas les meilleurs.

2. Ou fondation.

les dominations, soit les commencements ¹ ou les puissances. Tout a été créé par lui et pour lui.

« Il est avant toutes choses et toutes choses subsistent par lui : Et c'est lui qui est le chef du corps de l'Eglise (Assemblée) ². Et qui est le Commencement ³ et le premier-né d'entre les morts ⁴, afin qu'il trouve le premier rang en toutes choses ; car il a plu à Dieu que toute plénitude ⁵ habitât en lui. »

L'esprit et la terminologie de ce passage sont entièrement gnostiques, et ne peuvent être compris que par un étudiant du gnosticisme.

L'identité essentielle de toute âme avec l'Âme universelle a été, est et sera la doctrine fondamentale de la Gnose.

Le Maître glorifié, le Christ, est l'homme qui perfectionné par les souffrances et les importantes expériences de nombreuses renaissances, devient finalement un avec le Père, l'Âme du

1. Arkai ou dominations, une hiérarchie d'Eons, le même mot est employé dans la préface du IV^e Evangile : « Au commencement était le Verbe. »

2. Ekklesia, un des Eons.

3. Arché, l'Eon primitif.

4. Le non initié.

5. Le plérôme, la totalité des Eons, la synthèse de leurs hiérarchies. Epiphane (Hær. I, III, 4) dans ces remarques sur les Valentiniens cite ce texte.

Monde, de qui il provient. Il s'élève à la fin au-dessus de la mort, et retourne vers la Vie et la Lumière ou l'entière soi-conscience.

Il est en effet, le premier-né, le perfectionné, l'intelligence soi-consciente ou l'homme qui contient en soi-même toute la création divine ou le Plérôme. Il est un avec les hiérarchies ou les Êtres spirituels qui lui ont donné naissance. Et au lieu d'être le microcosme, l'image de l'Image comme quand il était parmi les morts, il est devenu le macrocosme ou la véritable Image de l'intelligence du monde.

Par la Puissance de cette union spirituelle ou Mariage sacré, nous obtenons la Rédemption des limites de notre obstination, et atteignons ainsi la rémission des péchés, laquelle était seule, suivant le sage parmi les Gnostiques, dans la main du premier et dernier Mystère, notre Soi supérieur. Celui-ci est en même temps notre Juge et Sauveur, envoyant dans les ténèbres de la matière le Fils de son amour, tous les rayons de sa grande compassion. Cette matière peut devenir soi-consciente, alors elle est perfectionnée. En d'autres mots, ces rayons sont chacun le Soi supérieur dans tout enfant du Grand Homme, et ils proviennent de leur Source divine (Mahabouddhi ou grand Bouddhi),

l'épouse de la Divinité, cet Océan d'amour et de compassion, le voile de l'innommable et inconnaissable Soi (Paramâtman).

Considérons ces fécondes paroles de Paul au point de vue d'un homme qui s'achemine vers la perfection, mais ne l'a pas encore entièrement atteinte.

La « Lumière » ne rayonnant pas au dehors peut être envisagée comme l'état d'un tel homme. Elle est l'opposé de l'obscurité qui dans cette correspondance, sert à exprimer l'état de l'homme jetant sa propre lumière sa propre attention dans la matière. Il est pareil à une glace sans tain — n'y voyant aucune forme, mais s'imaginant apercevoir son être.

La « Lumière » peut cependant être un état de suprême conscience, ou bien celui d'un homme n'étant pas soi-conscient. L'homme doit être capable d'atteindre le dehors d'une chose pour la connaître et la comprendre, il doit avoir été hors de l'état de la lumière, avant qu'il puisse devenir soi-conscient dans la lumière.

L'« Héritage » peut être regardé pour ce qui descend du père au fils selon la loi, ou quelque chose d'établi et de fixe. C'est une loi cosmique.

Mystiquement, « qui nous a rendus capables », pourrait se comprendre comme nous revêtant,

nous équipant. Et la « part », comme une activité de la vie et de l'énergie.

Nous fait « passer » dans le résultat de l'amour, ne signifie pas, croyons-nous, qu'il est pris là où il est et va vers l'infini, mais qu'il commence à prendre une part active à cette loi ou héritage de complète perfection, aussitôt qu'il peut participer à l'amour de son propre Père, son Soi supérieur.

Dans l'homme qui est devenu parfait, le « chef » peut représenter l'idée de la vraie conscience et du contrôle « personnel » ; le corps, la substance, et l'« Assemblée » l'Eon ou chaque chose séparée est rassemblée, et dans laquelle la véritable substance, la réelle connaissance de la « Personne » commence à germer. Ce vrai contact « personnel » ne peut avoir lieu avec l'« Assemblée », mais avec l'intérieur du corps de l'Assemblée, ce corps étant l'élément unique ou quintessence.

Le « premier-né d'entre les morts » serait, suivant cette correspondance, la première croissances de l'être réel ou conscience supérieure, et l'intérieur de l'élément unique, ce qui jusqu'à présent, avait été de la matière morte.

Ces idées n'étaient pas étrangères aux grandes intelligences de la Grèce et de Rome. Pytha-

gore, Platon, les écrivains néo-platoniciens et néo-pythagoriciens nous le prouvent par une quantité de citations, mais trop connues pour en parler. Nous prendrons comme preuve les paroles énoncées par des philosophes moins célèbres, tel que Xénophane ¹, le fondateur de l'École d'Élée qui décrit Dieu comme incompréhensible.

« Incorporel en substance et d'une forme globulaire ², en aucun point semblable à l'homme, Il est tout vision et ouïe mais ne respire pas. Il est toute chose, Intelligence et Sagesse, non engendré mais éternel, impassible et immuable. »

Lucien fait dire à Caton :

« Dieu se fait connaître au monde entier. Il remplit tout le cercle de l'Univers, mais fait sa demeure particulière au centre qui est l'âme du Juste. »

Ces concepts philosophiques n'étaient pas propres à la civilisation, les mêmes idées se retrouvent répétées encore et toujours dans les plus anciens « fragments orphiques », et leur antiquité est au moins contemporaine à

1. Né à Colophon vers la fin du vi^e siècle avant J.-C.

2. C'est-à-dire parfait.

la guerre de Troie. Nous essaierons de traduire un hymne basé sur la tradition orphique.

« Zeus est le Premier. Zeus qui gouverne le tonnerre est le Dernier. Zeus est le Commencement [lit. le Chef]. Zeus le Centre. Par Zeus toutes les choses furent faites.

« Zeus est mâle. Zeus l'impérissable est Vierge.

« Zeus est le fondateur de la Terre et du Ciel étoilé. Zeus est le Souffle [Air] de tout. Zeus est le tourbillon du Feu inépuisable. Zeus est la racine de la mer [l'Eau]. Zeus est le Soleil et la Lune. Zeus est le Roi, Zeus lui-même est le Père Suprême de tout.

« Il n'y a qu' « Une Puissance, Un Daïmon, Un Grand Chef de tout, Une forme Royale autour de laquelle toutes les choses tournent: le Feu, l'Eau, la Terre, l'Æther, la Nuit, le Jour et Métis (la Sagesse), le premier Père et tous les agréables Eros (l'Amour). Car tous ceux-ci sont dans le grand Corps de Zeus.

« Veux-tu voir sa tête et ses jolies Figures? Le Ciel éclatant autour duquel les Boucles d'Or des Étoiles étincelantes, sillonnent dans toute leur beauté l'espace d'en haut. De chaque côté deux Cornes d'or de Taureau, le lever et le coucher des Dieux, les sentiers des Célestes. Ses yeux, le Soleil et le contraire la Lune; Son

intelligence qui jamais ne ment, l'impérissable, le royal Æther ¹. »

Tournons-nous vers la science des Scandinaves, vers les Eddas qui répètent une tradition encore plus ancienne, se perdant dans la nuit des temps. Ils parlent de l'Âme du monde, de la Divinité suprême et de l'état primordial de l'univers.

« Gangler commença ainsi son discours : Qui est le premier et le plus âgé des Dieux ?

« Dans notre langue, reprit Har, il est appelé Alfadir, le Père au-dessus de tout ou le Père de tout, mais dans l'antique Asgard, Il avait douze noms !

« Où est ce Dieu, dit Gangler, quel est son pouvoir, et qu'a-t-Il fait pour déployer Sa gloire ?

« Il vécut, répondit Har, de tout temps, Il gouverna tous les royaumes, et régit toutes les choses, les grandes et les petites.

« Il a formé, ajouta Jafnhar, le Ciel et la Terre, l'air et toutes les choses leur appartenant.

« Et de plus, continua Thridi, Il a fait l'homme et lui a donné une âme qui vivra et ne

1. D'après le texte de Cory, trouvé dans Aristote, *De Mundi* ; Eusèbe, *Præp Evan*, III ; et Proclus, *Tím*.

périra jamais, quoique le corps sera réduit en poussière ou brûlé en cendres.

.

« Mais par quoi commença-t-Il, ou quel fut le commencement des choses, demanda Gangler.

« Écoute, répondit Har, ce qui est dit dans la *Voluspa*¹ :

« C'était à l'aurore des temps,
Lorsque rien n'existait encore,
Ni le sable, ni la mer,
Ni la vague rafraîchissante ;
La terre n'était pas là,
Ni le ciel au-dessus.
Rien, excepté un vide
Et le golfe endormi. »

Un grand nombre de preuves, contenues dans d'autres récits anciens, pourraient encore convaincre que l'homme est d'une nature divine et non une agrégation de molécules. Nous concluons par des citations du Soufisme mahométan qui nous diront pourquoi Allah est le

1. La *Volu* ou *Voluspa* signifie « le Chant des Prophétesses, c'est une espèce de chant sibyllin contenant tout le système de la mythologie scandinave. »

Suprême, dans les cœurs d'un si grand nombre de millions de nos frères.

L'attente passionnée de l'union avec l'Âme du Monde, la source de notre être, est magnifiquement dépeinte par les poètes mystiques persans. Jâmi, dans son *Yûsuf à Zuleykhâ*, chante :

Chassez toute vaine idée, et abandonnez tout doute ;
Limitez en un tout esprit, toute forme et tout lieu ;
Voyez l'Un, connaissez l'Un, parlez de l'Un,
Désirez l'Un, chantez l'Un et cherchez l'Un.

Puis encore :

Dans la solitude où seul l'Être habite,
Et tout l'univers encore endormi repose,
Caché dans l'Égoïsme, l'Être unique était
Exempt du « Je » ou du « Tu », et en dehors
De toute dualité ; la Beauté suprême
Non manifestée, excepté en Elle-même,
Par sa propre lumière encore remplie de puissance
pour charmer
Les âmes de tout, cachant dans l'Invisible
Une essence pure, souillée d'aucun mal.

Nous nous sommes abstenu de faire des citations d'écrits bouddhistes, non parce que l'Âme du Monde est absente dans leur système, mais

parce qu'il est assez difficile d'y trouver quelque chose de la nature des prières et des invocations au Principe suprême. Les protestations de Gautama contre la Divinité rendue extérieure étaient si violentes, que ses disciples les ont, nous semble-t-il, poussées à l'extrême dans le cours des temps. Ils ont préféré exprimer leurs aspirations en termes de dénégation ou en qualités matérielles, plutôt qu'en termes positifs définissant des attributs spirituels. Mais qu'est donc leur Nirvāna ? Ce mot, suivant de célèbres Orientalistes, veut dire « l'extinction de toute existence ». Le Nirvāna est un état qui est tout le contraire de l'annihilation. La Cabale nous en fournit les preuves les plus claires et les plus lumineuses, en établissant que le mot « Nihil » avait pour les anciens philosophes un sens tout à fait différent de celui que lui donnent aujourd'hui les matérialistes. Ce mot veut dire « rien » dans le sens de « aucune chose ».

Le P. Kircher, dans son ouvrage sur la Cabale et les Mystères égyptiens ¹, explique admirablement ce mot. Il dit que, dans le *Zohar*, le premier des Sephiroths ² a un nom qui signifie

1. *OEdipus Aegypti*, II, I, 291.

2. Sephira ou Aditi (espace mystique). Les Sephiroths sont identiques au Prajāpatis Hindous, aux Dhyanis Choans

« l'Infini », mais que les cabalistes traduisent indifféremment par « Ens » et « Non Ens » (Être et non Être), un Être comme étant la racine et la source de tous les autres êtres ; un non Être, parce qu'Ain Soph le Principe sans Limite et sans Cause, inconscient et passif, ne ressemble à rien d'autre dans l'univers. L'auteur ajoute :

« C'est pour cette raison que saint Denys n'hésite pas à l'appeler Nihil. »

« Nihil » est donc un synonyme du principe impersonnel divin, du Tout Infini, qui n'est ni Être ni chose — l'En ou Ain Soph, le Parahabrahman de la Védanta. Certains théologiens et penseurs chrétiens, surtout ceux qui vécurent peu après l'époque de la profonde philosophie païenne, partagèrent entièrement cette manière de voir ; or, saint Denys était un initié, un disciple de Paul.

Le « Nihil » est par conséquent la Divinité Absolue elle-même, la Puissance ou l'omniprésence occulte dont le monothéisme fit un Être anthropomorphe. L'union avec Cela n'est

du Bouddhisme ésotérique, aux Amshapends des Zoroastriens, et aux Elohims « les sept anges de la Puissance de l'Église catholique romaine. »

pas l'annihilation dans le sens qu'on lui donne en Europe, en Orient, l'annihilation dans le Nirvāna n'a trait qu'à la matière, celle du corps visible comme celle du corps invisible, si subtile que soit cette matière.

Les grands métaphysiciens de l'Église bouddhiste méridionale déclarent que l'état nirvanique est d'une nature telle, qu'aucun mot ne peut faire allusion à sa réalité, et moins encore le décrire ; de plus, il n'est pas sage, suivant eux, d'inculquer au peuple des idées matérialistes même élevées. C'est pourquoi, nous rencontrons dans le Bouddhisme populaire des récits d'une flagrante contradiction, tel que le suivant :

« Ceux qui par une volonté ferme se sont libérés de tout désir mauvais, et suivent parfaitement l'enseignement de Gautama ; ceux qui ont récolté les Fruits du quatrième Sentier, obtiendront sans compter les joies du Nirvāna. Leur ancien karma ¹ est épuisé, et ils n'en pro-

1. Le karma est la loi suivant laquelle la somme des causes créées par chaque individu dans une incarnation, produisent certains effets dans la suivante, et le fera jouir ou souffrir pour ce qu'il a volontairement ou involontairement créé lui-même dans son ignorance. Chaque être dans la

duisent pas du nouveau. Leurs cœurs sont libérés de l'attente de la vie future, la cause de leur existence étant détruite, nul élan de tendresse ne s'élève en eux, ils, les sages, sont éteints comme une lampe ¹. »

On se demande avec raison : mais s'ils sont éteints, comment peuvent-ils jouir du Nirvāna? C'est là le sort de tous les vrais mystères de la religion présentés au peuple. En effet, il semble être dans la nature des choses que la Vérité ne puisse s'établir que par un paradoxe. Seule, l'étude de l'ésotérisme conciliera les systèmes ésotériques les uns avec les autres et avec eux-mêmes. Rien ne persuadera un Bouddhiste orthodoxe qu'il n'y a pas de salut sans le Pitāka de Gautama, ni un Brahmane sans les Védas, ni un Chrétien sans la Bible. Combien différent est l'esprit qui anime quelques mystiques, ils considèrent comme un péché non seulement de dire mais de penser, que leur

nature ayant atteint son individualité, a son propre karma individuel qui détermine le cours de son existence future.

1. *Ratana Sutta*, 7, 14. Ce qui signifie mystiquement : nous existons comme une flamme dans la nuit, quand le soleil luit nous pouvons tout aussi bien être éteints, il n'y a pas de différence. Vous n'êtes d'aucune utilité à vous-même, car vous pouvez voir au moyen du soleil.

religion extérieure surpasse celle de n'importe quel autre homme !

La grande hérésie de « l'âme pèlerin » est, nous dit-on, le sentiment de la « séparativité ». Les hommes sont divisés par le sentiment, et spécialement par « l'intelligence du cerveau » ; c'est ce qui nous éloigne de nous-mêmes, car elle produit l'illusion d'un univers extérieur, tandis que c'est le cœur qui nous lie à notre prochain, et qui seul peut nous faire un avec tous les hommes et avec toute la nature. En conséquence, dans l'homme la « tête » examine et sépare, le « cœur » lie et regarde en dedans, et un parallèle peut être établi entre ce que nous nommons l'état extérieur de l'Âme du Monde et une conscience intérieure.

Nous trouvons donc une « doctrine de la tête » et une « doctrine du cœur » dans chaque religion.

Le « Nirvāṇa » peut être atteint par deux sentiers : par un état intérieur de conscience externe d'une félicité sublime, et par l'union avec tous « les êtres qui respirent ». Cet état « extérieur » est sans aucun doute profondément interne et hautement subjectif pour nos sens présents, mais il diffère de cette complète réalité du cœur qui bat d'une manière compatis-

sante avec tous les cœurs, tout comme la satisfaction des sens et de l'intelligence diffère du calme d'une âme noble, luttant avec connaissance pour la vérité et la pureté au milieu d'un entourage des plus défavorables.

Les penseurs chrétiens à l'esprit large rejettent l'idée d'une félicité éternelle dans le Ciel, se traduisant en de vaines adorations et d'inaltérables joies. Ils conçoivent à l'aide de la vraie intuition, que les joies du Ciel seraient incomplètes tant que le prochain souffre. L'horrible Calvinisme d'un Tertullien, comptant parmi les jouissances de son Ciel celle de voir les tortures des damnés en Enfer, n'est approuvé que par le véritable ignorant.

C'est une grande erreur que de confondre le Nirvāna avec le Ciel, celui-ci ne peut se comparer qu'au Svarga, au Dve-chan (Sukāvāti) ou autre nom donné à l'état de félicité entre deux vies terrestres. Atteindre le Nirvāna, « la Paix de Dieu » ou Moksha (la Libération), est atteindre un degré de conscience de l'Âme du Monde, ce qui n'est pourtant pas *devenir* l'Âme du Monde, ni même une grande Âme, pas plus que la puissance d'un corps humain ne constitue une entité, un *homme*.

Pour devenir l'Âme du Monde on doit renon-

cer au Nirvāna, tout comme on doit le faire au monde de la sensation pour devenir un avec son Soi supérieur qui ordonne :

« Abandonne tout ce que tu as et suis-moi », car « vous n'avez rien apporté dans le monde et il est évident que vous n'en pouvez rien emporter ».

Dans ce sens le renoncement au Nirvāna doit avoir eu lieu, car l'Âme du Monde ne sera « comme Elle est » que lorsque chaque âme humaine aura atteint cet état. Il est dit dans les Actes apocryphes de Jean : « Aussi longtemps que tu ne t'appelleras pas le Mien, Je ne suis pas ce que Je suis. » Celui qui veut être un avec l'Âme du Monde doit se charger du fardeau d'une responsabilité semblable.

Tout comme l'adepte purifie les atomes de son corps des souillures de la passion, afin d'atteindre la connaissance du Soi ou Gnose, ainsi les Nirmanakayas¹ aident les âmes des hommes à se purifier, purification qui permettra à l'Âme

1. Le Nirmanakaya est celui qui concentre toute sa vie dans ses principes supérieurs avant que son corps ne cesse de vivre. Ainsi, il dompte la mort et vit tout à fait indépendant de son corps physique. Atteindre la béatitude du Nirvana et y renoncer est le pas suprême, le dernier pas, le plus haut du sentier du renoncement,

du Monde d'être dans un état d'activité plus glorieux.

Le Bouddhisme populaire ne contient pour ainsi dire aucune preuve d'un culte au Principe Suprême dans l'acception ordinaire du mot, tandis que dans l'Eglise Méridionale et Septentrionale, la vénération pour l'un ou l'autre des Bouddhas Suprêmes est très répandue. Des prières sont adressées à Mañjushri, la personification de la Sagesse, et à Avalokiteshvara, le « Protecteur miséricordieux et le Conservateur du Monde et de l'homme ». Fa Hian les invoque de la même manière que Shiva ou Vishnou sont adorés par les Hindous orthodoxes. L'Âme du Monde, Adi-Bouddha, qui émana les cinq ou sept Dhyāni-Bouddhas, nous montre l'identité de conception avec les autres grandes traditions.

Nous avons passé sous silence les Upanishads, non parce que les passages que nous recherchons manquent, mais parce que le seul objet de ces écritures mystiques est d'inculquer dans l'homme la doctrine de son identité avec Dieu, ce qui est aussi la clé de voûte de la religion aryenne, et chaque Upanishad le répète avec instance.

Les livres de l'Ancien Testament contiennent

également des citations se rapportant au Principe Suprême, mais elles sont si familières au lecteur que nous n'en parlerons pas. Quant à la prière du Christianisme intitulée « l'Oraison Dominicale », elle n'était originellement pas chrétienne mais juive, et Jacques, le « Frère du Seigneur », donne un enseignement tout à fait opposé à celui contenu dans un des principaux articles. Cette prière qui se trouve presque mot à mot dans le Kadish Juif, dit :

« Notre Père qui êtes aux cieux, sois nous propice, ô Seigneur notre Dieu, que Ton nom soit béni, et que Ta mémoire soit glorifiée en haut dans le Ciel et ici-bas sur la terre.

« Que Ta Royauté règne sur nous, maintenant et toujours.

« Tes anciens hommes saints disaient : Remettez et pardonnez à tous les hommes n'importe ce qu'ils ont fait contre moi.

« Et ne nous induis point en tentation, mais délivre-nous du mal.

« Car à Toi est le Royaume et Tu règneras en gloire pour toujours et à jamais ¹. »

Si Jacques est une autorité, nous sommes en présence d'une erreur théologique, car il dit :

1. Basnage, *Histoire des Juifs*, p. 374.

« Ne laisse dire à aucun lorsqu'il est tenté : je suis tenté par la Divinité, la Divinité, ne pouvant tenter l'homme. »

Cet enseignement est plus en harmonie avec le bon sens.

Voici terminé le plan que nous nous étions tracé au début de ce chapitre. Nous espérons que son développement n'aura froissé aucun de nos lecteurs, et que le croyant en un Dieu personnel et celui qui refuse d'accorder des attributs à la Divinité se trouveront sur un terrain de conciliation.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

TROISIÈME PARTIE

Les enveloppes de l'âme

Comme l'on quitte des vêtements
usés pour en prendre de nouveaux,
ainsi l'Ame quitte les corps usés
pour revêtir de nouveaux corps.

Bhagavad Gita (II, 22) ¹.

Pour compléter cette étude de l'Ame, nous devons aborder un sujet qui, pour nos esprits occidentaux, ne semblera qu'un tissu de folles hypothèses, de rêveries, d'autant plus que c'est dans la littérature philosophique de cette contrée où naissent les imaginations fécondes et ardentes, l'Orient, que nous chercherons et trouverons les passages les plus suggestifs, démontrant que l'homme possède non seulement sa « robe de peau », mais d'autres encore.

1. Trad. de Burnouf, p. 19.

Suivant la théorie des principes qui composent le corps de l'homme, celui-ci est considéré à sept points de vue ¹, qui en réalité ne sont qu'une entité. Cette classification septénaire permet au novice en cette matière de se faire une idée plus intelligible de la nature complexe des véhicules, vêtements ou enveloppes en lesquels la conscience divine se manifeste dans l'être humain. De même que dans toutes les sciences et par conséquent dans la plus grande de toutes, celle de l'âme humaine, nous devons recourir à l'analyse, si nous voulons avoir une conception claire du problème.

Plusieurs systèmes existent, tous divisent la nature de l'homme suivant certains ordres ou certaines catégories. C'est pourquoi, dans le présent essai, nous n'insisterons sur aucune division précise, mais nous nous efforcerons de donner une idée générale de ce que peuvent être ces enveloppes de l'âme. Et par âme nous entendons cette conscience divine dans l'homme, appelée parfois le Soi (Atman), et non l'idée restreinte qui est le plus généralement appliquée à ce terme dans le monde occidental. La *Bhagavad Gita* dit de ce Soi (II, 20) :

1. Voir « la division septénaire », Conclusion, p. 172.

« Il ne naît ni ne meurt, n'ayant jamais cessé d'être. Il n'a plus à être, Il est non né, éternel, perpétuel, ancien, Il n'est pas tué lorsque le corps est détruit. »

Oui, sans la matière, combien sublime et pareil à Dieu le corps ou vêtement ¹ doit-il être — car même ce Vêtement de Dieu par lequel les hommes Le contemplent, comme le dit Goethe, est tout l'univers concevable tissé sur le métier du temps, qui périra aussi dans les éternités. Mais le Soi est (II, 24, 25) :

« Inaccessible aux coups et aux brûlures, à l'humidité et à la sécheresse, éternel, répandu en tous lieux, immobile, inébranlable, invisible, ineffable, immuable. »

C'est pourquoi Krishna dit :

« Puisque tu le sais tel, ne le pleure pas. »

L'Âme a donc plusieurs vêtements en plus de « la robe de peau » qui recouvre la nudité psychique de notre Soi primitif, dans la première enfance de notre présente humanité. Il était réservé au moyen âge et à la bibliolâtrie protestante, par une traduction grossièrement littérale, de revêtir la nudité des corps physiques d'Adam et d'Ève de peaux d'animaux

1. Non la forme.

sauvages, cousues ensemble par l'Eternel lui-même.

Traçons d'abord la manière dont l'Âme ou le Soi, suivant l'enseignement de la philosophie Védantine et des voyants de l'Inde ancienne, descend et s'enveloppe de certains vêtements importants et d'autres de moindre importance. Dans ce curieux traité mystique intitulé le *Rêve de Râvan*¹, les « quatre états et tabernacles de l'homme » sont décrits comme suit :

« Il y a quatre sphères de l'existence, l'une enveloppant l'autre².

« I. — La sphère tout intérieure de Turiya³, dans laquelle l'Esprit individualisé⁴, vit la vie extatique⁵.

II. — La sphère de Transition ou Lethé⁶ en laquelle l'Esprit plongé dans l'océan d'Ajñāna⁷

1. « The dream of Râvan » fut originellement publié dans *The Dublin University Magazine* en 1853-1854, et édité sous forme de livre par la Société des publications théosophiques en 1895.

2. C'est-à-dire, s'interpénétrant l'une l'autre.

3. Lit. : le Quatrième.

4. Ou Âme, Atman.

5. Ou son propre plan de conscience spirituelle.

6. L'Oubli.

7. Lit. : Non Sagesse, Agnosia.

ou inconscience totale ¹, oubliant tout à fait son Soi ², subit un changement de tendances gnostiques ³ [polarité?] à cause de sa complète ignorance ou inconscience absolue. Il émerge du côté le plus élevé de cette frontière léthéenne et atteint une fausse connaissance ou connaissance contraire des choses (Viparita Jñāna), sous l'influence d'une Prajñā illusoire ou croyance en, tendance vers, connaissance hors d'elle-même, illusion en laquelle il croit fermement et s'efforce de réaliser. Tandis que la vraie connaissance, qu'il avait dans l'état de Turiya ou la vie extatique, était toute en lui-même, et par elle il savait intuitivement et expérimentait toutes les choses.

« III. — De la sphère de Prajñā ou hors de la connaissance, en laquelle se livre cette lutte pour atteindre et retrouver hors de lui-même, pour regagner par l'intuition perdue, une perception objective par les sens et la compréhension, intuition par laquelle l'Esprit devient une intelligence, il émerge dans la troisième

1. Comme nous connaissons la conscience.

2. A cause de ce vêtement Ajñāna, qui est aussi la Félicité.

3. C'est-à-dire de recouvrir sa sagesse primitive ou Jñāna ou Gñāna, qui est le même mot que Gnose.

sphère des Rêves et se croit en un univers de lumière et d'ombre. Toute l'existence y est du genre de l'A-bhāsa ou illusion¹.

« Là, il s' imagine dans la Liṅga Deha (Psyché) ou âme subtile, semi-matérielle, étherée, composée d'une pentade vibrante ou possédant la connaissance et d'une pentade respirant et ondulant².

« La pentade vibrante ou qui sait, consiste en : *a*) la simple conscience rayonnant sous quatre formes différentes de connaissance ; *b*) le soi essentiel ou conscience de soi ; *c*) le toujours changeant, le divisant, l'intelligence qui souhaite, l'imagination ou l'idée ; *d*) la pensée, la réflexion, la faculté de se souvenir ; et *e*) l'intelligence qui comprend et détermine et le jugement³.

« La pentade qui respire et ondule contient les cinq auræ vitales, savoir : le souffle de vie et les quatre éthers nerveux qui produisent la

1. Ou apparence, l'image réfléchie, l'ombre.

2. Vibrante suggère droit et ondulant courbe.

3. L'Intelligence inférieure, l'Antakkarana ou organe intérieur des Védantins, consistant en : *a*) l'Ulla, l'intelligence instructive (l'égoïsme sous toutes les formes) ; *b*) en l'Ahoṅkāra ; *c*) le Chittam ; *d*) le Manas ; *e*) le Bouddhi.

sensation, le mouvement et les autres phénomènes vitaux ¹.

« IV. — Abandonnant cette personnification subtile et la sphère de l'Illusion, il s'avance au temps voulu dans la quatrième sphère, la sphère la plus en dehors, où la matière et les sens sont triomphants. Là, l'univers est considéré comme une réalité solide, où toutes les choses existent à la manière de l'Ā-kara ², la forme substantielle, où ce — qui successivement s'oubliait par l'Esprit dans une inconscience absolue, et s'éveillait de ce côté-ci de la Limite de l'Oubli dans une intelligence luttant au dehors, s'imaginait être dans une âme consciente et nerveuse, sentant, respirant, préparée pour un nouveau vêtement — où ce [qui fait tout ceci] réalise maintenant au dehors, par l'âme dans le corps, à l'aide des cinq sens ³ ou des organes de la perception et des cinq organes de l'action, pour les adapter à la connaissance et à l'action dans le monde extérieur qui les tenait autrefois à

1. Les cinq Prana's ou courants vitaux, savoir : Celui qui vitalise, qui expulse, qui maintient tout en équilibre (tient tout ensemble), celui qui distribue et celui qui projette.

2. De ā-kri, apporter vers ou en bas, faire ou former en entier.

3. Ceux-ci sont internes.

l'intérieur, et les a maintenant façonnés au dehors de lui-même ¹.

« (I) Le premier état ou état spirituel était l'Extase; (II) de l'Extase il s'oubliait dans un profond Sommeil; (III) du profond Sommeil il s'éveillait en sortant de l'inconscience, mais encore en lui-même, dans le monde intérieur des Rêves; (IV) du Rêve il passait finalement à l'état de complet Réveil dans le monde extérieur des sens ². Chaque état a une incorporation des idées en langue propre.

« Les intuitions universelles, éternelles, toujours présentes, qui sont éternellement avec l'Esprit dans la première (I), sont dans la seconde presque entièrement oubliées pour un temps; et alors (II) émerge opposée, limitée et traduite en des intellections successives divisées, ou

1. Les cinq organes extérieurs de la sensation sont : la peau, les yeux, le nez, les oreilles et la langue, correspondant à la conscience simple et aux quatre formes différentes de la connaissance de la pentade vibrante, ou celle ayant la connaissance. Les cinq organes de l'action sont : la bouche, les mains, les pieds et les deux orifices inférieurs. Ces organes correspondent au souffle de vie et aux quatre æthers nerveux, qui sont les cinq auræ vitales de la respiration ou la pentade ondulante.

2. Ces états sont respectivement nommés : 1° Turiya, 2° Sushupti, 3° Svapna, 4° Jagrat.

plutôt des tâtonnements, une intelligence luttant et comme encore inorganisée, étant renseignée sur le lieu, le temps et un monde historique extérieur qu'elle recherche, mais ne peut pas tout d'un coup réaliser au dehors d'elle-même.

« Dans la troisième (III), elles sont représentées par une fantaisie créatrice en des apparences illusoire de personnes, de choses et d'événements, dans un monde de lumière et d'ombre en dedans de nous, qui est visible même quand les yeux sont scellés par un sommeil imagé de rêves, ce qui est une prophétie et une vision présageant le monde solide qui vient.

« Dans la quatrième (IV), la naissance de la forme en objectivité est complète. Elles prennent corps par les sens dans de fortes réalités extérieures en un monde en dehors de nous.

« Cet ancien voyant (Kavi Purāṇa) ¹, que la *Gita* et le *Mahabharāta* mentionnent comme l'habitant intérieur de chacun, est d'abord (I) un prophète et un poète ; puis (II), il s'endort et se réveille comme étant un logicien et un historien aveugle, sans matériaux pour raisonner, ni un monde fécond en événements,

1. Atman ou Soi.

mais tâtonnant pour les trouver ; ensuite (III), il est un peintre ayant la faculté d'entendre l'harmonie intérieure, enfin (IV), c'est un artiste sculptant des solides durs et palpables. »

Nous avons choisi cette longue citation, parce que c'est un des exposés les plus complets du système si compliqué de la psychologie védantine. Pour bien l'apprécier, elle doit être lue attentivement, car elle éclaire des manières de voir qu'une lecture hâtive laisserait dans l'ombre. C'est une fort belle idée que celle du même Soi, revêtu successivement de vêtements qui le transforment, premièrement en poète et en prophète dans un état en dehors du temps et de l'espace ; puis en logicien et en historien dans le temps et l'espace, sans une espèce de monde historique intérieur et extérieur avec lequel il n'est pas encore en contact, et où ses opérations sont comparées à des intellections successives et divisées ou tâtonnements. Après, il devient un peintre et un musicien, le premier peignant les images sur la surface illusoire des choses, le second ayant la faculté d'entendre l'harmonie intérieure. Enfin, il se transforme en un artiste, sculptant des objets dans l'espace à trois dimensions.

On peut voir par ce qui précède que les qua-

tre, ou plutôt les trois états, car il serait inexact de nommer le premier un état, puisqu'il représente le Soi dans sa propre essence, les trois états donc correspondent aux trois enveloppes principales de l'Âme. Il est dit qu'un adepte peut les séparer l'une de l'autre, et donner de la force, de l'énergie à celle qu'il désire. Ces enveloppes répondent encore à d'autres, généralement désignées sous le nom de gaines (koshas) ¹.

Partant d'en bas, nous avons d'abord la gaine de la nourriture formée de la nourriture par l'alchimie de la nature. L'auræ vitale la transforme en protoplasme, puis en sang, chair, os, muscles, peau, etc., pour finalement construire notre corps physique, décrit avec raison comme étant un « habit de peau ». Ceci est appelé la gaine de la nourriture (Anna-maya kosha) ².

1. Nous pourrions suggérer que le terme « gaine » s'applique à la Voie qui descend dans la génération, l'Océan du devenir, le Samsâra des Brahmanes et des Bouddhistes, et le mot vêtement aux robes de gloire, vitalisées et pleines d'énergies, revêtues par l'Homme régénéré, celui qui, libéré de la naissance suit le chemin ascendant, la Voie d'en haut. Dans la descente, le Soi est voilé et limité, dans la montée les voiles deviennent des robes de Puissance et de Gloire.

2. La classification védantine moderne omet l'Anna-rasa-maya kosha, qui dans le second Anuvâka du Taittiriya-

Vient ensuite le quintuple habit du souffle de vie, la pentade ondulante. Il donne de l'énergie en de longues vagues rythmées, et est nommé la gaine de vie (Prāna-maya-kosha).

Après, nous avons l'habit de la pentade vibrante dont les longues vagues se dirigent plus rapidement en ligne droite, elles sont même plus rapides que les forces de vie dans le corps. Cette dernière enveloppe est double : une gaine correspond à la faculté qui rapporte toutes les choses à ce que nous appelons « nous-mêmes », nos personnalités illusoire à l'intelligence toujours changeante, devisant, souhaitant, à l'imagination ou l'idée, à la faculté de penser, d'attendre et de se souvenir. L'autre gaine correspond à la détermination, la compréhension et le jugement.

Il est certain qu'une définition plus intelligible pourrait être faite, mais la méthode traditionnelle des écoles védantines a basé sa classification sur les cinq sens développés, correspondant avec les cinq éléments, elle ignore la division septénaire.

nishad est donné comme entièrement distinct des deux, de l'Anna-maya-kosha et du Prāna maya-kosha. La gaine composée de l'essence (rasa) de la nourriture, correspondrait au double éthérique de la nomenclature théosophique moderne.

Ces deux enveloppes sont appelées les gaines de l'intelligence et de la connaissance ¹ (Mano-maya et Vi-jñāna-maya koshas). Finalement nous avons cet habit léthéen qui, quoiqu'il puisse nous empêcher de connaître notre vrai Soi aussi longtemps que nous nous identifions avec nos enveloppes temporaires, est néanmoins un Vêtement de l'Oubli de la misère et de la honte de nos vies passées, lorsque nous rentrons une fois de plus dans le repos, si nécessaire après notre vie de labeur ici-bas. Il peut donc porter le nom d'Habit de la Félicité (Ānanda-maya kosha).

Toutes nos misères proviennent de ce que nous nous imaginons séparés de notre Soi. Pour les détruire nous devons commencer par nous libérer de l'illusion de prendre les diverses enveloppes pour notre vrai Soi.

Cette illusion, en s'identifiant avec la gaine de la nourriture, se base sur des idées fausses telles que : Je suis un homme, je suis une femme, je suis né, je grandis, je change, je décline, après je mourrai ; je suis un enfant, un adolescent, un vieillard ; je suis un prêtre,

1. Nous pouvons probablement les appeler les gaines de l'intelligence et de la compréhension.

un médecin, un marchand, un complet abstinant, un ivrogne.

Et l'illusion identifiée avec la gaine de la Vie produit des pensées comme celles-ci : J'ai faim, j'ai soif, je suis fort, je suis vaillant ; je suis celui qui parle, qui marche, qui donne ; je suis idiot, je suis paralysé.

Il en est de même pour la gaine de l'Intelligence, elle donne l'illusion d'être : celui qui pense, qui s'imagine, se chagrine, se croit trompé ; celui qui entend, qui touche, qui goûte et qui sent ; celui qui est sourd ou aveugle.

Puis avec la gaine de la connaissance et du discernement, l'illusion amène les pensées suivantes : Je suis intelligent, je vais au ciel, je suis une personne instruite, je suis indifférent au plaisir sensuel.

Finalement, la gaine de la Félicité produit les pensées illusoire : Je suis heureux, je suis content, je suis ignorant ou vicieux, je suis sage, je suis sot ¹.

Le dernier exemple doit être pris comme la réflexion de la caractéristique de cette gaine dans l'état corporel. Libérée du corps, cette

1. Ces exemples sont adaptés et traduits des « Méditations de Vasudeva ».

gaine l'est également de l'idée de ce que nous appelons le « Moi ».

Les livres de la Sagesse de l'ancienne Egypte contiennent des idées analogues, mais avec une nomenclature différente ; elles ont été incorporées dans le domaine de la philosophie par les Grecs.

Dans un des sermons de la tradition trismégiste, intitulé « La clef », nous lisons :

« Or les principes de l'homme sont ce sage véhicule : l'Intelligence dans la Raison, la Raison dans l'Âme, l'Âme dans l'Esprit et l'Esprit dans le Corps. »

Ce qui veut dire : l'Âme ou le Soi est enveloppé d'abord, dans le Vêtement bienheureux de l'élément unique, en lequel l'intelligence (Atman) existe primitivement à l'état embryonnaire, comme l'enfant dans la matrice. Ensuite, dans le Vêtement de l'Illusion et du Repos, appelé par Hermès, l'Âme. Après, dans le vêtement de la Vie ou de l'Esprit, et le tout est, en dernier lieu, revêtu du corps grossier.

Ces natures sont, pourrait-on dire, emboîtées l'une dans l'autre, et ne sont l'une dans l'autre que dans le sens d'être respectivement plus en contact, plus intime, avec la vraie nature

de l'homme. La tradition trismégiste les range comme suit :

L'intelligence, la raison, l'âme, l'esprit et le corps.

La similitude remarquable de cet arrangement avec la psychologie des Upanishads, ne peut échapper à l'étudiant de ces traités formant la base de la philosophie védique. C'est ainsi que nous lisons dans le Kathopanishad (I, III, 10, 11) :

« Au-dessus des sens ¹ sont les rudiments ² ; au-dessus des rudiments, l'intelligence impulsive ; au-dessus de l'intelligence, la raison ; au-dessus de la raison le grand Soi.

« Au-dessus du Supérieur, l'Incréé ³ ; au-dessus de l'Incréé, l'Homme ⁴ ; au-dessus de l'Homme, plus rien ; c'est le But, c'est la fin finale. »

L'analogie est frappante. Le corps — les éléments grossiers ; l'esprit — les éléments subtils ;

1. C'est-à-dire les moyens de contact avec le monde physique des éléments grossiers.

2. Les éléments subtils.

3. La substance cosmique non différenciée Avyakta (Mahā-bouddhi).

4. Purusha, l'Homme véritable, le Soi supérieur, Paramatman.

l'Âme — l'intelligence impulsive (manas) ; la raison (le logos) — la raison (bouddhi) ; l'intelligence — le Supérieur (Mahat), c'est l'intelligence atmique ; la Source (Arche) ¹ — l'Incréé (la substance mère) ; le Seul et Unique — l'Homme (Atman suprême ou Soi).

Les idées sont assez claires, quoique l'emploi des termes non limités : intelligence, âme et esprit, prêtent à la confusion. L'Intelligence (Nous) des Mystères d'Hermès est l'Atman des Upanishads. Leur Esprit est le Prāna Védantin ². Dans le « Sermon parfait » de l'École trismégiste il est dit :

« Jumelles sont les formes de la nourriture — de l'Âme et du corps qui composent tous les animaux. Leur Âme est nourrie par le mouvement du Monde (le Cosmos), toujours en activité, jamais au repos. Leur corps tient sa croissance des aliments tirés de l'eau et de la terre du monde inférieur.

« L'esprit qui les remplit tous, étant mélangé

1. Car Hermès dit : « Toutes les choses sortent d'une source, tandis que la source sort du Seul, de l'Unique. »

2. Ces termes sont employés dans les deux traditions, et ils ont dans les deux un sens cosmique et un sens individuel.

avec le reste ¹, les fait vivre et dans le cas de l'homme, l'entendement (la perception) et la raison sont ajoutés — ces derniers ayant été donnés à l'homme comme une cinquième partie extraite de l'OEther. »

Mais revenons à notre citation de « la Clef » :

« L'esprit se répand dans le corps au moyen des veines, des artères et du sang. Il donne à la créature vivante le mouvement, et, comme qui dirait, la dirige dans un certain sens.

« Pour ce motif quelques-uns pensent que l'âme est le sang, en cela, ils se trompent quant à sa nature, ignorant qu'à la mort c'est l'esprit qui doit d'abord se retirer dans l'âme, tandis que le sang se coagule, que les veines et les artères sont vidées. Alors la créature vivante est partie ; ceci est la mort du corps. »

Plus loin, concernant le changement qui s'opère à la mort, nous lisons :

« Car lorsque l'âme se retire en elle-même, l'esprit se contracte dans le sang et l'âme dans l'esprit. Alors l'intelligence se dépouille de ses enveloppes, et, étant de nature divine, prend en elle-même un corps de feu ² ; elle traverse

1. C'est-à-dire des éléments.

2. Ceci éclaire la signification mystique du « char de feu » qui emporta, dit-on, Elie au ciel.

chaque espace après avoir abandonné l'âme à son jugement, quel que soit le châtement qu'elle ait mérité. »

Ce qui précède se rapporte à la condition *post mortem*, ou le rejet des enveloppes inférieures, lesquelles restent pour un temps dans l'état nommé par les Bouddhistes le *Kāma Loka* ou le lieu des Désirs ¹. Hermès parle encore plus clairement de ces enveloppes quand il dit :

« C'est, ô fils, dans un corps fait de terre que se produit cet arrangement des vêtements. Car dans un corps fait de terre, il est impossible, que l'intelligence elle-même prenne sa demeure auprès de son propre Soi à l'état de nudité.

« Car il est impossible que, d'un côté le corps physique contienne une telle immortalité, et de l'autre, qu'une si grande vertu se retirât dans un corps susceptible de souffrance, et soit

1. Le *Kāma Loka* est une région représentant et englobant les conditions attribuées aux différents états intermédiaires, enfer ou purgatoire, que toutes les grandes religions considérèrent comme la résidence temporaire de l'homme, après l'abandon de son corps physique et avant son arrivée au « ciel ». Elle comprend des conditions de souffrance, temporaires et purificatrices, effets des causes mises en jeu par l'homme pendant sa vie terrestre.

en contact intime avec elle. Il la prend alors comme si elle était une enveloppe.

« Et l'âme elle-même, étant aussi une chose divine, emploie l'esprit comme son enveloppe, tandis que l'esprit se répand dans la créature vivante.

« Quand alors, l'intelligence se libère du corps terrestre, elle revêt directement sa propre robe de feu, avec laquelle elle ne pouvait habiter dans un corps terrestre.

« Car la terre ne supporte pas le feu, et l'intelligence revêtue de sa robe de feu, semblable à une petite lueur, passe dans une étoile. C'est pour ce motif que l'eau est répandue autour de la terre, elle est une défense et un mur qui éteint l'éclat du feu.

« Mais l'intelligence, la chose la plus vive de toutes les inventions divines et plus légère que tous les éléments, a comme corps le feu.

« Car l'intelligence étant le constructeur, elle emploie le feu comme moyen pour la construction de toutes les choses — l'intelligence universelle construit toutes les choses, mais celle de l'homme ne construit que les choses terrestres.

« Dépouillée de son feu, l'intelligence ne peut pas faire des choses divines sur la terre, car elle est humaine dans sa dispensation.

« L'âme dans l'homme pourtant, — non toute âme, mais l'âme pieuse — est quelque chose de daïmonique et de divin.

« Et une telle âme, lorsqu'elle est libérée du corps, si elle a livré le combat pour la piété — le combat pour la piété est de connaître Dieu et de ne pas causer de mal à l'homme — une telle âme devient une intelligence complète.

« Tandis que l'âme impie, restée dans sa propre essence, châtiée par son propre Soi, cherche un corps terrestre pour y entrer, pourvu qu'il soit humain.

« Car aucun autre corps ne peut contenir une âme humaine, pas plus qu'il n'est possible à une âme humaine de tomber dans le corps d'une chose privée de raison : la loi de Dieu est de préserver l'âme humaine d'un outrage aussi épouvantable. »

Ceci est un vrai rayon de lumière s'échappant de l'obscurité des Mystères de l'ancienne Égypte. L'enseignement secret des Adyta¹ diffère entièrement des superstitions populaires. Afin que la crainte engendrât la vertu, il était enseigné à la populace qu'elle risquait de renaître dans des corps d'animaux, tandis qu'une

1. La partie la plus sacrée des temples païens.

doctrine plus élevée était réservée à la classe instruite. C'est ce qui se représente inconsciemment de nos jours dans le Christianisme. L'enfer est pour l'ignorant, et un enseignement supérieur se donne à ceux qui peuvent le comprendre.

Dans la collection des livres hétérogènes connue sous le nom de Bible, la mauvaise traduction des termes purement techniques a produit la plus élémentaire analyse de l'homme, se résumant à une âme et un corps, ou au plus, à une trichotomie composée du corps, de l'âme et de l'esprit, ce qui est tout à fait insuffisant pour la pensée de nombreux écrivains.

Par exemple, Paul, dans sa première lettre aux Corinthiens (xv), dit que chaque semence a le corps qui lui est propre, qu'il y a plusieurs sortes de « chair »¹, et qu'il y a des corps célestes et terrestres.

Dans cette correspondance, il parle des « corps » du soleil, de la lune et des étoiles, qu'il appelle « les Gloires ». Ils peuvent être comparés au « vêtement de Feu » mentionné par Hermès — les corps sidéraux de Paracelse.

1. Le terme « chair » ne signifie certes pas le corps physique.

Plus loin, il parle des corps psychiques, pneumatiques ou spirituels. En correspondance avec ceux-ci, il dit que la « Première naissance » est dans une Âme vivante, alors que la « Seconde naissance ¹ » sera dans un Esprit vivifiant.

Le « premier homme » est dit être de terre ou plutôt de terre liquide, et de là appelé « choïc » — souvenons-nous de la quadruple division gnostique ou des corps choïc, hylique, psychique et pneumatique, mais il est difficile de les dégager des textes des lettres pauliniennes telles qu'elles existent.

En continuant, il est question de l'« image » de l'homme choïc et de l'« image » de l'homme céleste, mais encore en termes purement techniques.

C'est dans l'un de ces corps que l'Apôtre fut ravi jusqu'au troisième ciel ². Chacun de ces cieux avait un vêtement de pureté qui lui était propre, et dans lequel l'habitant devait être enveloppé.

Là, il entendit ces paroles ineffables » qui ne

1, Ces « naissances » étaient l'objet des Mystères Inférieurs et Supérieurs, les Mystères de la Génération et de la Régénération.

2. 2 Cor., xii, 2.

peuvent être prononcées, ni que le langage humain ne sait exprimer.

Nous avons déjà parlé de la signification accordée par les Gnostiques, les allégoristes et les cabalistes à la « robe de peau » de nos premiers parents dans le jardin mystique de l'Eden ; voici un extrait du *Zohar* ou « Livre de la Splendeur » concernant ce même sujet.

« Quand Adam habitait dans le jardin de l'Eden, il était couvert du vêtement céleste qui est un vêtement de Lumière divine. Mais lorsqu'il fut chassé du jardin de l'Eden, et que les nécessités de ce monde se firent sentir, qu'est-il écrit ? L'Eternel (Elohim) fit à Adam et à sa femme des robes de peau et les en revêtit (*Gen.*, III, 21) ; car avant cela, ils avaient des vêtements de lumière — la Lumière de cette Lumière qui était employée dans le Jardin de l'Eden ¹. »

Le *Zohar* dit encore ailleurs ;

« Le mystère de l'homme terrestre est le mystère de l'homme céleste. Et tout comme nous voyons en haut dans le firmament qui couvre toutes les choses, différents signes formés d'étoiles et de planètes, contenant des

1. *Zohar*, II, 229 b.

choses secrètes et de profonds mystères, étudiés par ceux qui sont savants et experts en ces signes, de même il y a dans notre peau, la couverture du corps du fils de l'homme pareille au ciel qui couvre toutes les choses, des signes et des figures étant les étoiles et les planètes de la peau, elles indiquent les choses secrètes et les profonds mystères. »

Ces allusions mystiques peuvent être interprétées de diverses manières. Elles peuvent, par exemple, être prises comme se rapportant au corps subtil des Védantins et au grossier corps physique. Ce corps subtil est le rayonnant (auro-eides) et dans ses rapports les plus subtils il est l'étoilé (astro-eides) ou corps sidéral.

Il existe une curieuse histoire dans la tradition rabbinique se rapportant à ces « robes de peau ». Elle est racontée dans le *Yaschar* ou « Sepher Haiyaschar », « Le livre du Juste », plus communément appelé « Le livre de la génération d'Adam » ou « Le livre de l'Histoire de l'homme », traduit en français par le chevalier P.-L.-B. Drach. Cette légende dit :

« Après la mort d'Adam et d'Eve, ces robes furent données à Enoch, fils de Jared. Enoch au moment de son retour à Dieu, les donna à son fils Mathusalem. Après la mort de Mathu-

saïem, Noé les prit avec lui dans l'arche. Ham les vola et les cacha si heureusement, que ses frères furent incapables de les trouver. Ham les donna secrètement à son fils aîné Chus qui en fit un mystère à ses frères et à ses fils. Lorsque Nemrod atteignit l'âge de vingt ans, il (Chus) le revêtit de ce vêtement qui lui donna une force extraordinaire ¹. »

Ce ne fut que lorsque Nemrod fut dépouillé de ce vêtement, qu'il put être tué.

Nous connaissons tous la « robe aux diverses couleurs de Joseph ² », mais seul un petit nombre sait que c'est un symbole du vêtement de l'âme, dont le tissu, la chaîne et la trame proviennent des rayons du soleil spirituel, tout comme les rayons prismatiques naissent d'un rayon physique de la lumière du soleil ³.

Il en est de même pour « l'habit de noce », mentionné dans l'Evangile de Matthieu (ch. xxii, v. 2). « Et le roi étant entré pour voir ceux qui étaient à table aperçut un homme qui n'avait pas un habit de noce. » Celui-ci

1. Migne. *Dictionnaire des Apocryphes*, tome I (coll. 1102, 1150).

2. *Genèse*, xxxvii, 3.

3. Si l'on veut être précis, cette « robe » serait plutôt astrale pouvant se mettre et s'ôter.

n'est pas un habit mortel, mais un vêtement de l'Âme, vêtement que tous nous devons tisser nous-mêmes.

Elle doit être « une robe... sans couture, d'un seul tissu, depuis le haut jusqu'au bas » (Jean, xix, 22), — la même que les frères de Joseph ou ses Puissances ¹ rapportèrent à son Père (Atman), lorsqu'ils eurent vendu le fils bien-aimé à l'esclavage de la réincarnation, à l'Égypte du corps, et la même robe que les soldats tirèrent au sort quand Jésus fut crucifié.

Ceci est une très vieille histoire, mais son interprétation est aussi ancienne que l'histoire elle-même, car nous répétons simplement ce que les sages de l'antiquité enseignaient à leurs disciples.

Nous compléterons cet essai en donnant au lecteur quelque idée des trois grands vêtements de l'Initiateur, qui correspondent aux trois principes supérieurs de l'homme. La merveilleuse relique de la tradition du Gnosticisme christia-

1. Les Puissances du côté du « Grand Dragon », la Force qui oblige l'homme à se réincarner, ce qui veut dire, à s'enfoncer de plus en plus profondément dans la matière. Cette Force le dépouille spirituellement lorsqu'il descend, et l'habille quand il monte — ou Puissance stationnaire ou permanente.

nisé, Pistis Sophia, nous en fournira la description. Ce précieux document était originellement écrit en langue grecque, et doit provenir d'un cercle gnostique familiarisé avec les traditions ésotériques. Il est des auteurs qui en attribuent la paternité à Valentin, mais cet écrit est plus que probablement pré-chrétien. Dans le texte même, l'auteur du livre est désigné comme étant Philippe, l'apôtre, invité par Jésus « à s'asseoir et à écrire la Révélation ». L'ouvrage est authentique et devrait être aussi canonique que n'importe quel autre Evangile.

Le passage suivant qui traite des trois grands vêtements du Christos glorifié ou Homme perfectionné, est extrait d'une traduction copte du manuscrit de Pistis Sophia, ramené d'Egypte par André Askew et donné par ses héritiers au British Museum.

« Mais les disciples ne voyaient pas Jésus en dehors de la grande Lumière où il était ou qu'il était, car leurs yeux étaient aveuglés par la grande lumière¹ où il était, mais ils voyaient

1. La visibilité dépend des rayons de la lumière. Quand le Soi rayonnant jette sa conscience dans l'« entourage », Lui et ses corps deviennent invisibles aussi bien aux yeux des clairvoyants et des liseurs de pensées qu'à ceux des mortels.

seulement la lumière qui lançait un grand nombre de rayons lumineux, et les rayons lumineux n'étaient pas égaux entre eux, mais la lumière était de toute sorte et de tout type depuis le sol jusqu'au ciel, l'un étant plus¹ que l'autre à l'infini² dans une grande gloire lumineuse et incommensurable qui partait depuis le sol de la terre jusqu'aux cieux.

« Les rayons de lumière n'étaient pas égaux entre eux, mais ils étaient de toute figure et de tout type, les uns étant plus précieux que les autres à l'infini. Et ils étaient tous toute lumière en tout à la fois : elle était de trois sortes et chacune surpassait l'autre à l'infini. La seconde qui était au milieu, surpassait la première qui était inférieure, et la troisième qui était supérieure à elles toutes, surpassait les deux qui étaient inférieures. »

Le Maître explique ce mystère à ses disciples comme suit :

« Voici donc que j'ai porté mon habit et l'on m'a donné toute Puissance de par le premier Mystère. Encore un peu de temps et je vous dirai le mystère du Plérôme et le Plérôme du

1. Littéralement : plus choisi, plus élevé.

2. Mot à Mot : plus élus que l'autre poind de fois.

Plérôme, je ne vous cacherai rien à partir de cette heure, mais je vous parlerai en une perfection, en tout Plérôme, en toute perfection, en tout mystère, qui est la perfection de toutes les perfections, le Plérôme de tous les Plérômes et la Gnose de toutes les Gnosés qui sont dans mon vêtement. Je vous dirai tous les mystères depuis l'extérieur de ces extérieurs jusqu'à l'intérieur de ces intérieurs. Du reste, écoutez, que je vous dise toutes les choses qui me sont arrivées.

« Il est donc arrivé que, le soleil étant monté de l'Orient, une grande Puissance de lumière est descendue, qui avait en elle mon vêtement, celui que j'avais déposé dans le vingt-quatrième mystère, selon ce que je viens de vous dire à l'instant. Et je trouvai un mystère en mon vêtement écrit en ces cinq lettres d'En Haut : Zama, Zama, Ōzza, Rakkama, Ōzai ¹, ce qui

1, A comparer avec le Pancha-kosha ou les cinq gaines des Védantins, dont il a été précédemment question. Dans un livre des Gnostiques Péréens, il est fait mention d'une pyramide dodécagonale convertie en une sphère, et dont « l'entrée est peinte en beaucoup de couleurs » (*Philosophumena*, v. 14). C'est peut-être par cette quintuple porte que l'âme descend du monde spirituel dans l'Univers solaire, porte qui à cause de notre ignorance est à présent l'obscu-

signifie : le mystère qui est en dehors du monde, celui à cause duquel toute chose a existé. C'est toute sortie et toute ascension qui ont fait émaner toutes les émanations de tout ce qu'elles renferment. C'est celui à cause duquel tous mystères existent avec tous leurs lieux.

« Viens donc vers nous, car nous sommes tes compagnons et tes membres ; nous sommes tous avec toi, nous sommes un et tu es un. C'est le premier mystère qui a existé dès le commencement dans l'Ineffable, avant qu'il ne fût sorti, et le nom de celui-ci c'est nous tous.

« Maintenant donc, nous tous à la fois, nous t'avons trouvé près de la dernière Limite, qui est le dernier mystère à partir de l'intérieur. Lui aussi est une partie de nous tous.

« Maintenant donc, nous t'avons envoyé ton

rité. Elle était symbolisée par le solide platonicien nommé le dodécaèdre. Cette porte est de plusieurs couleurs comme la robe de Joseph, car ce que nous appelons couleurs ici-bas, sont les témoignages des puissances très réelles des forces dans la nature spirituelle. Elles se rapportent dans le passage de Pistis Sophia aux cinq lettres écrites sur le vêtement du Christos. Les Orientalistes traduisent ces dernières par « la robe, la glorieuse robe de ma force ». Peut-être sont-elles les cinq attributs du corps spirituel de l'École Bouddhiste Yogāchārya, dont il sera parlé plus loin.

vêtement qui est à toi depuis le commencement, celui que tu as laissé dans la dernière Limite, qui est le dernier mystère à partir de l'intérieur, jusqu'à ce que son temps fût accompli selon l'ordre du premier mystère.

« Voici que son temps étant accompli, revêts-le. Viens vers nous, car nous nous tenons tous debout près de toi pour te faire revêtir le premier mystère avec toute sa gloire, de par l'ordre même que nous a donné le premier Mystère, qui possédait deux vêtements, et cela afin que nous te revêtions. En outre, celui que nous t'avons envoyé, tu en es digne, car tu es le premier avant nous, et tu es en avant de nous. C'est pourquoi, le premier Mystère t'a envoyé par nous le mystère de toute sa gloire, qui possède deux vêtements. »

Le texte détaille ensuite les hiérarchies des Eons, des Puissances et des Dieux qui composent ces habits célestes — correspondant détail par détail avec toutes les potentialités émanatrices de l'Univers, qui tissent le Vêtement de la Divinité. Puis, l'exposé est repris. Les Puissances vivantes, formant le Vêtement, parlent comme suit du grand Jour, « Viens à nous » — le moment de l'Initiation suprême.

« Voici que nous t'avons envoyé ce vêtement,

sans que personne le sache depuis le premier Ordre jusqu'en bas, parce que la gloire de sa lumière était cachée en lui, et les Sphères avec tous les Lieux depuis le premier Ordre jusqu'en bas (ne l'ont pas su).

« Hâte-toi donc, revêts ce vêtement, viens vers nous, car nous nous tenons près de toi pour te revêtir de ces deux vêtements par l'ordre du premier mystère, jusqu'à ce que soit accompli le temps fixé par l'Ineffable.

« Voici donc qu'est accompli le temps ; viens vers nous en hâte que nous t'en revêtions, jusqu'à ce que tu aies accompli la diaconie entière de la complétion du premier mystère, diaconie qui t'a été fixée par l'Ineffable.

« Viens donc vers nous en hâte, afin que nous t'en revêtions, selon l'ordre du premier Mystère car encore un peu de temps, un tout petit peu, et tu viendras vers nous, et tu cesseras d'être dans le monde.

« Viens donc en hâte, afin que tu reçoives toute la gloire qui est la gloire du premier Mystère ¹. »

Ces trois vêtements sont les trois robes de Bouddha. Ils peuvent représenter le corps

1. Pistis Sophia. Traduction d'Amélineau, pp. 3, 4, 8, 11.

de la Transformation (Nirmāna-kāya) celui de la Félicité (Sambhoga-kāya) et le corps de la Loi (Dharma-kāya). Très peu de chose est définitivement connu concernant ces vêtements transcendants, les commentateurs bouddhistes même sont obscurs, aussi, les récits contenus dans les livres de divers savants orientaux sont souvent contradictoires et de nature à induire en erreur. Le vêtement de la Loi, le plus élevé, pourrait se rapporter à Atman, ou peut-être à Mahatman, le grand Souffle. Lorsqu'il est obtenu, alors, suivant la doctrine du Mahāyāna vadiens, ou les disciples du Grand Véhicule, toute relation avec la terre disparaît. C'est pourquoi il est dit, que les Bouddhas de Compassion¹ le « mettent de côté », afin qu'ils puissent encore aider l'humanité.

Eitel, dans son *Dictionnaire sanscrit chinois*,

1. Le Bouddha de Compassion, le Bōdhisattva, est celui qui a achevé le quatrième ou septième sentier, et a atteint le rang d'Arhat. Il refuse de passer à l'état nirvanique et « de prendre la robe Dharmakaya, de « traverser à l'autre rive », sans quoi, il ne serait plus en son pouvoir d'aider les hommes. Il préfère rester invisiblement (en Esprit, pourrait-on dire) dans le monde, et contribuer au salut des hommes en les influençant pour leur faire suivre la bonne loi, c'est-à-dire, en les conduisant dans le sentier de la justice.

parle néanmoins des cinq attributs de ces vêtements, qu'il appelle le « corps spirituel en cinq parties », il les décrit comme suit :

« I. — Le précepte..., libération de toute matérialité (rupa).

« II. — La tranquillité..., libération de toute sensation (vedanā).

« III. — La sagesse..., libération de toute conscience (sanjñā).

« IV. — L'émancipation (moksha)..., libération de toute activité morale (karma).

« V. — Les manières de voir intelligentes..., libération de toute connaissance (vijñāna). »

En d'autres mots, libération des cinq Skandās ou groupes de qualités.

Ces « attributs », comme on le voit, sont tous expliqués en termes négatifs ; le premier est assez étrangement nommé « le précepte », et correspond au terme « le premier Ordre ou première loi », employé dans notre citation de Pistis Sophia. De plus, les cinq attributs répondent exactement aux « lettres » écrites sur le vêtement de l'exposé gnostique.

Ces trois « corps », non des formes, correspondent à la trinité dans chaque religion. L'ineffable Océan de lumière et de compassion est nommé dans le bouddhisme « Bodhi » ;

lorsque l'homme se baigne ou est baptisé dans ses flots, il est illuminé et devient un Bouddha. Ces trois vêtements seraient, dit-on, le « Bodhi essentiel » (Dharmakāya), le « Bodhi réflété » (Sambhogakāya) et le « Bodhi pratique » (Nirmānakāya). Ce dernier est, suivant la doctrine Māhāyana, revêtu par les Christs et les Bouddhas de Compassion qui travaillent au salut de l'humanité.

Il est intéressant de rappeler ici que l'agneau, jouant un rôle dans le symbolisme chrétien, se retrouve parmi les véhicules symboliques des Saints traversant le fleuve de la Vie — le fleuve sillonné de ruisseaux, non le profond Océan — dans l'Existence conditionnée. Suivant les Bouddhistes ces véhicules sont :

I. — Les Agneaux ; c'est-à-dire les Shravakas. Ceux qui écoutent ou les Commençants.

II. — Les Daims ; c'est-à-dire les Bouddhas Praty-eka, les Solitaires, ceux qui obtiennent le salut pour eux-mêmes, mais sont incapables de partager leur sagesse avec les autres.

III. — Les Bœufs ; c'est-à-dire les Bodhi-sattvas, ceux de l'essence (Sattva) du Bodhi ou de la Compassion et de la Sagesse ¹.

1. Voir Eitel sub. voc. « Triyāna ».

Il nous reste encore à parler des deux Vêtements de la grande Renonciation, mais ce sujet est trop élevé et notre plume trop novice pour l'aborder. Ce qui a été dit des robes glorieuses tissées par les puissances de la nature, puissances vraiment humaines si nous voulons aider la nature et travailler avec elle, suffira pour nous faire comprendre le beau passage suivant, extrait du *Livre des Préceptes d'Or*¹ et intitulé « le Chant des Puissances à la naissance d'un Maître » :

« Regarde la tendre lumière qui inonde le ciel d'Orient. En signe de louange, le ciel et la terre s'unissent. Et des quadruples Pouvoirs manifestés s'élève un chant d'amour, du Feu flamboyant et de l'Eau fluide, ainsi que de la Terre odorante et du Vent tumultueux.

« Ecoute !.... du profond et insondable tourbillon de cette lumière d'or où se baigne le

1. Le *Livre des Préceptes d'Or* se réclame de la même origine que le grand ouvrage mystique appelé *Paramartha*, celui-ci, d'après la légende de Nagardjouna, fut donné au grand Arhat par les Nagas ou Serpents (ancien titre des Initiés). Ces maximes et ces idées se retrouvent cependant, sous diverses formes, dans les ouvrages sanscrits, par exemple dans le Dnyaneswhari ou dans certains Upanishads. Des fragments en ont été extraits et traduits en anglais par H. P. Blavatsky sous le titre de *La voix du Silence*.

Vainqueur, la voix sans paroles de la Toute Nature élève ses mille accents pour proclamer :

« Joie à Vous, Hommes de Myalba ¹.

« Un Pèlerin est revenu « de l'autre rive ».

« Un nouvel Arhan ² est Né.... »

1. Notre Terre, fort judicieusement appelée un « Enfer », et le plus grand de tous les enfers pour l'école ésotérique. La doctrine ésotérique ne connaît pas d'autre lieu de punition, que les planètes ou terres portant des hommes.

2. C'est-à-dire un nouveau Sauveur du genre humain est né, qui conduira les hommes au Nirvāna final après la fin du cycle de vie.

CONCLUSION

L'homme dont l'esprit s'est dégagé de tous les liens, qui s'est vaincu soi-même et a chassé les désirs, arrive par ce renoncement à la suprême perfection du repos.

Bhagavad Gita (ch. XVII, v. 69).

Beaucoup d'hommes, la majorité même de notre présente génération, y compris nos plus grandes lumières scientifiques, ignorent absolument leur nature intérieure, et n'ont pas encore décidé s'ils doivent ou non croire à la réalité d'un principe spirituel formant la base de leur être. Ne voyant, ne pouvant toucher objectivement leur âme, ils ne savent conséquemment qu'en faire.

La médecine moderne ne connaît de la constitution de l'homme que la forme du corps, l'arrangement des muscles, des os, des organes, et appelle toutes ces parties constitutives par des noms qu'elle a inventés. Elle ne connaît pas l'âme de l'homme, ses perceptions hyper-

physiques étant nulles, et elle croit que le corps est l'être essentiel. Mais si les yeux d'un grand nombre de médecins pouvaient s'ouvrir, ils verraient que le corps n'est que la partie grossière protégeant l'amande ou le noyau de l'homme réel.

L'homme, dit le grand mystique Jacob Bœhme, est non seulement une unité, mais aussi une Trinité d'expression capable d'entrer dans quatre états distincts de conscience et d'existence, un composé de quatre éléments fixés à un cinquième élément mettant en accord harmonieux les cinq notes. Il peut être aussi considéré comme une manifestation de trois pouvoirs supérieurs et de trois pouvoirs inférieurs, dans lesquels le septième non manifesté doit devenir manifeste. Toutes ces divisions sont raisonnées et non arbitraires, parce qu'elles sont basées sur l'action de certaines lois naturelles.

I. A. — L'élément de la Matière, Akasa, représenté par la « Terre ».

II. A. B. — Combinaison de la matière et de l'Âme connue comme le Corps astral, composée de « la Terre et de l'Eau ».

III. B. — L'Âme connue comme le principe animal dans l'homme, représentée par « l'Eau ».

IV. A. B. C. — L'Essence de la Vie, combinaison de la Matière, de l'Ame et de l'Esprit : « Terre, Eau et Feu ».

V. A. C. — L'Intelligence, combinaison de la Matière et de l'Esprit, ou « la Terre et le Feu » (le principe de l'Intellectualité).

VI. B. C. — L'Ame Spirituelle, combinaison de l'Ame et de l'Esprit pur, ou « Eau et Feu » (le principe de l'Intelligence Spirituelle).

VII. C. — Le pur Esprit ou le « Feu »¹.

Les divisions adoptées par Paracelse et par le Bouddhisme ésotérique sont presque identiques aux précédentes : I. Le corps physique. — II. La vitalité (mumia). — III. Le corps astral (corps sidéral). — IV. L'Ame animale. — V. L'Ame intellectuelle. — VI. L'Ame spirituelle (L'homme du nouvel Olympe). — VII. L'Esprit.

On dit que cette division était aussi connue des anciens Juifs, et que l'alphabet hébreu, comprenant 22 lettres, avait été fait en conformité avec elle, parce que le trois en sept états produit douze symboles et $3 + 7 + 12 = 22$.

1. Les termes sanscrits pour les sept principes sont : 1. Pra-criti ; 2. Linga Sharira ; 3. Kama Roupā ; 4. Jiva ; 5. Manas ; 6. Buddhi ; 7. Atma.

Cette division septénaire des principes représentait aussi bien comme un tout la constitution de l'Univers que celle de l'homme. Les anciens Egyptiens la connaissaient également et la décrivaient comme suit :

I. Chut. Le corps physique.

II. $\left\{ \begin{array}{l} \text{Bas (le cœur)} \\ \text{et} \\ \text{Nif (la respiration)} \end{array} \right\}$ La vie physique.

III. Ka. Le corps astral (La Personnalité).

IV. Ab. La volonté (Kama). Le centre.

V. Ba. L'Âme (Manas).

VI. Chaib. L'ombre de l'Esprit (Bouddhi).

VII. Chu. L'Esprit (Atma).

Les anciens alchimistes représentaient les mêmes idées par les sept planètes.

♄ Saturne. L'élément matériel.

♃ Jupiter. Le pouvoir ou la vie.

♂ Mars. La volonté, la force.

☉ Le Soleil. Le centre, la source de toutes les planètes.

♀ Vénus. L'amour, dans son aspect inférieur, le désir.

☿ Mercure. L'intelligence.

☾ La Lune. La spiritualité.

Les qualités de ces pouvoirs diffèrent dans leur combinaison, selon l'influence prépondé-

rante de l'un sur l'autre ; et ceci est la raison de leurs aspects qui sont chacun bons ou mauvais. Ainsi ces aspects sont mauvais dans les cas suivants :

Si la spiritualité ☾ est dominée par la matérialité ♃.

Si l'intelligence ♀ est dominée par la force aveugle ♁.

Si l'amour ♀ est dominé par la passion ♂.

Dans le cas contraire leurs aspects sont bons.

Le soleil ☉ occupe le centre de ces planètes, il est leur source et n'est dominé par aucune d'elles.

Très erronée est la croyance de celui pour qui le but de la vie est simplement de satisfaire son « Moi » matériel, de le placer dans un milieu confortable. Le bien-être matériel ne confère pas l'état le plus élevé du bonheur, c'est prendre l'illusoire pour la vérité.

Mais quelles sont les nécessités de la vie ? Des millions de personnes ont vécu heureuses en ignorant les commodités et les agréments de la vie, considérés aujourd'hui comme indispensables. Tous nos besoins actuels ont été créés par l'homme lui-même, ils rendent l'état où il se trouve agréable et lui font désirer d'y rester. Aussi est-ce à cause de nos désirs et de nos

aspirations terrestres que nous nous cramponnons à ce monde. De plus, les besoins peuvent être un obstacle à notre évolution, car le désir insatiable et la disposition de nos pensées pour multiplier la somme de nos plaisirs dans une vie inférieure, attachent l'homme à l'existence. C'est pourquoi les anciens Initiés disaient : « Tue le désir, le transitoire, l'éphémère et le périssable. » L'homme ne travaille que pour la satisfaction de ses instincts animaux, le corps prospère, tandis que l'âme meurt et devient un mendiant dans le royaume de la Vérité.

Le grand arcane est d'élever l'homme matériel à l'état de perfection dont jouit l'homme idéal et permanent, mais ce grand secret, qu'un enfant peut comprendre, sera toujours incompréhensible pour celui qui vit dans le domaine du rêve, il n'a pas le pouvoir de le saisir. Engagé dans la poursuite des plaisirs matériels, il perd de vue la sagesse divine, et s'occupe de futilités au lieu de poursuivre la recherche des richesses spirituelles. Oubliant sa destinée divine, il court après les ombres, fermant les yeux à la Lumière du Monde ; et, gouverné par la peur, il se prosterne devant le Moloch de la superstition et de l'ignorance, ou se jette follement dans les bras d'une science froide et agnos-

tique, et meurt glacé, ne trouvant rien pour réchauffer et animer son cœur.

L'homme qui veut s'élever spirituellement doit, est-il dit, renoncer aux biens personnels, car plus son âme se détache des liens qui la retiennent ici-bas, plus grande sera sa liberté. « Si tu veux être parfait, va vendre ce que tu possèdes ¹. » Ce qui signifie, que tout homme qui veut devenir un Adepté, un Initié, doit prononcer le vœu de pauvreté.

Si l'homme possédait la soi-connaissance, il envisagerait la vie terrestre sous un tout autre jour, et verrait qu'elle n'est qu'une condition temporaire, à travers laquelle son individualité passe dans ses voyages sur le sentier de la perfection.

Pour comprendre cette dernière phrase, il faut admettre la loi des réincarnations passées et futures. Mais notre éducation première, la tradition et l'entraînement de la pensée, s'opposent à cette croyance. Nous avons été élevés avec l'idée pernicieuse, que la grande différence constatée entre les diverses unités d'un même genre humain ou d'une même race, est le résultat du hasard. Nous considérons le gouffre qui

1. Ev. de Matthieu, chap. XIX, v. 21.

sépare les hommes dans leurs positions sociales respectives, la naissance, l'intelligence, les capacités physiques et mentales (ayant chacune une influence directe sur chaque vie humaine), comme étant due à un hasard aveugle, et seuls, les plus pieux d'entre nous puisent une consolation équivoque dans l'idée que c'est « la volonté de Dieu ».

Jésus, le fondateur de notre religion occidentale, donne cependant à ses Apôtres l'explication de la loi de la renaissance au sujet de l'aveugle ¹.

« Et ses disciples lui demandèrent : Maître, qui est-ce qui a péché ? Est-ce cet homme ou son père, ou sa mère, qu'il soit ainsi né aveugle ? » Jésus répondit : « Ce n'est point qu'il (l'homme physique aveugle) ait péché, ni son père, ni sa mère, mais c'est afin que les œuvres de (son) Dieu (l'ego conscient, manas) soient manifestées en lui. »

L'homme n'est que le « tabernacle » l'« édifice », et son Dieu l'habitant, c'est ce dernier qui a péché dans une vie antérieure, et a, de la sorte, infligé le Karma² de la cécité au nouvel « édifice ».

1. Evangile de Jean, chap. IX, v. 2, 3.

2. Voir note p. 119.

L'idée que le Dieu personnel existe dans l'adrateur et nulle part hors de lui se perçoit dans toute la littérature mystique de l'ancien monde, ainsi que le lecteur a pu le voir dans cet essai. Partout est proclamé que nous ne pouvons atteindre le Nirvāna, la Béatitude et le « Royaume du Ciel », qu'en nous attachant d'une manière indissoluble à notre *Rex Lux*, au Seigneur de Splendeur et de Lumière, au Dieu immortel qui est en nous.

Ajoutons, pour conclure, que l'homme doit se connaître lui-même pour atteindre la perfection, et répétons avec Clément d'Alexandrie : « La plus élevée, la plus belle de toutes les sciences, c'est de se connaître soi-même. »

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

ΔΗΜΟ

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας